NUMÉRO 101

23 FÉVRIER 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE L'HUMOUR

tél. TRI. 04-39 — 42, RUE FONTAINE — Métro BLANCHE

RAYMOND MASSIET

PRÉSENTE

Pour la première fois en France

ET

POUR 20 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES

Marie Stuart

de

Frédéric Schiller

ADAPTATION DE CHARLES CHARRAS

UNE RÉALISATION DE RAYMOND HERMANTIER

DÉCORS DE GILBERT BUREAU

MUSIQUE DE GEORGES DELERUE

AVEC

JEANINE CRISPIN . MURIEL CHANEY

JEANNE PÉRÈS . LOUIS ARBESSIER . CHAMBOIS . PH. KELLERSON

JEAN MAUVAIS . ELAN LAVIGNE . JEAN ALLAIN . SACHA TARRIDE

TOUS LES SOIRS (sauf LUNDI) à 20 h 45 . MATINÉE LE DIMANCHE à 15 h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Paulet. Burleigh.

Paulet. Mortimer.

Leicester. Mortimer.

1 BURLEIGH. — *Elle nous brave ; elle nous bra vera jusqu'au pied de l'échafaud.* (ACTE I.)

2 PAULET. — *Ce n'est pas à la cour que notr maison a gagné ses titres d'honneur. N paie pas trop cher la faveur de la Reine* (ACTE II.)

3 MORTIMER. — *Une voie que vous aviez peu être tracée ? Qu'avez-vous fait pour sauve Marie ?* (ACTE II.)

4 ELISABETH. — *Quand ce ne serait qu'u caprice de votre part, l'amour ne se mani feste-t-il pas en accordant par pure faveu ce qu'il ne peut justifier ?* (ACTE II.)

5 ELISABETH. — *Qu'avez-vous à me dir Madame ? Vous avez demandé à me parle* (ACTE III.)

Ellsabeth. Leicester.

Marie. Elisabeth.

MARIE STUART

Tragédie en 5 actes
de FRÉDÉRIC SCHILLER
Adaptation française
de CHARLES CHARRAS

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre de l'Humour, le 19 novembre 1951 dans une mise en scène de RAYMOND HERMANTIER des décors de GILBERT BUREAU et avec une musique de GEORGES DELERUE.

★

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Charles CHARRAS

Supplément au N° 332 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES

(Par ordre d'entrée en scène)

Amias Paulet, chevalier, gardien de Marie Stuart ..... *Jean MAUVAIS*

Jeanne Kennedy, sa nourrice ..... *Jeanne PERES*

Marie Stuart, reine d'Ecosse prisonnière en Angleterre ..... *Muriel CHANEY*

Mortimer, neveu de Paulet ..... *Raymond HERMANTIER*

Guillaume Cecil, baron de Burleigh, grand Argentier ..... *Philippe KELLERSON*

Robert Dudley, comte de Leicester ..... *Louis ARBESSIER*

Guillaume Davison, secrétaire d'Etat ..... *Jean ALLAIN*

Le Comte de Kent ..... *Sacha TARRIDE*

Elisabeth, reine d'Angleterre ..... *Jeanine CRISPIN*

George Talbot, comte de Shrewsbury.... *Jean-Henri CHAMBOIS*

Le Comte de l'Aubespine ..... *BERTRET*

Le Comte de Bellièvre, envoyé extraordinaire de la France ..... *Jean HEREL*

O'Kelly, ami de Mortimer ..... *Jean-Louis TRINTIGNANT*

Un Officier des Gardes du Corps ..... *MANJIAVACCA*

Melvil, intendant de la maison de Marie ..... *Elan LAVIGNE*

Marguerite Kurl, femme de chambre de Marie ..... *Jacqueline DIVES*

Drugeon Drury, deuxième gardien de Marie Stuart ..... *André JULIEN*

Le Page ..... *Michel BOSNE*

ACTE PREMIER

Une chambre au château de Fotheringhay. En scène, JEANNE KENNEDY, *nourrice de la reine d'Ecosse,* PAULET *qui s'apprête à ouvrir une armoire,* DRUGEON DRURY, *son aide.*

KENNEDY. — Que faites-vous ? Encore une audace nouvelle ! Eloignez-vous de cette armoire.

PAULET. — D'où vient ce bijou ? On l'a lancé par la fenêtre. Il devait servir à corrompre le jardinier. Maudites soient les ruses des femmes ! Malgré ma surveillance, malgré mes perquisitions rigoureuses, vous possédez encore des objets précieux et des trésors secrets. *(Il s'apprête à ouvrir l'armoire).* Ce bijou n'était pas le seul.

KENNEDY. — Retirez-vous, impudent ! Ne touchez pas aux secrets de ma maîtresse.

PAULET. — Ce sont eux justement que je cherche.

Il retire des papiers.

KENNEDY. — Des papiers sans importance, de simples exercices écrits en français.

PAULET. — La langue de nos ennemis.

KENNEDY. — Ce sont des brouillons de lettres adressées à la reine d'Angleterre.

PAULET. — Je les transmettrai. *(Il fait jouer un ressort secret et retire des joyaux d'un tiroir.)* Un diadème royal, en pierres précieuses, décoré aux armes de France. *(Il le tend à Drury.)* Joignez-le au reste.

Drury sort.

KENNEDY. — Quel honteux traitement !

PAULET. — Tant qu'elle possèdera quelque chose, elle pourra nuire. Tout devient une arme entre ses mains.

KENNEDY. — Soyez bon, seigneur. Ne nous privez pas de cette dernière parure. Ce souvenir de sa lointaine magnificence apaise parfois son désespoir. Il ne nous reste rien d'autre. Vous nous avez tout enlevé.

PAULET. — Il est en bonne garde. Tout vous sera scrupuleusement rendu en son temps.

KENNEDY. — Qui pourrait croire, en voyant ces murs nus, qu'une reine habite ici ! Pas de dais au-dessus de son siège ! Elle marche sur un plancher rude et grossier. On la sert à table dans un couvert d'étain dont la dernière des femmes de la noblesse ne voudrait pas.

PAULET. — A Stirling, c'est ainsi qu'elle traitait son époux, pendant qu'elle buvait dans des coupes d'or avec son amant !

KENNEDY. — On lui a même refusé un miroir !

PAULET. — Tant qu'elle contemplera sa vaine image, elle ne cessera d'espérer et d'avoir toutes les audaces.

KENNEDY. — Pas un seul livre pour occuper son esprit !

PAULET. — On lui a laissé la Bible pour s'amender le cœur.

KENNEDY. — Jusqu'à son luth qui lui a été enlevé.

PAULET. — Parce qu'elle a joué dessus des chansons d'amour.

KENNEDY. — Est-ce là le sort d'une femme tendrement élevée, reine déjà au berceau et qui a grandi habituée à toutes les joies, à la cour fastueuse des Médicis ! N'est-ce pas assez de l'avoir dépouillée de sa puissance ? Faut-il encore lui refuser ces pauvres colifichets ?

PAULET. — Ils ne font qu'inciter à la vanité un cœur qui devrait mieux se connaître et se repentir. Une vie de péchés ne peut s'expier que dans le dénûment et l'humilité.

KENNEDY. — Si elle a commis des fautes lorsqu'elle était toute jeune encore, cela ne regarde que Dieu et son cœur. Personne ici n'a le droit de la juger.

PAULET. — Elle sera jugée sur ses crimes.

KENNEDY. — Ses crimes ! Elle est trop bien enchaînée pour être criminelle.

PAULET. — Trop bien enchaînée ! N'est-elle pas parvenue à étendre le bras jusque dans le monde et à rallumer la guerre civile ? N'est-elle pas parvenue à armer contre notre reine, que Dieu protège ! des assassins ? N'est-ce pas elle qui, de cette chambre même, a poussé Parry et Babington à préparer le meurtre de leur souveraine ! Cette grille de fer l'a-t-elle empêchée de séduire le généreux Norfolk ? La plus noble tête de ce pays est tombée sous la hache du bourreau. Sans cesse, elle fait monter à l'échafaud de nouvelles victimes. Et cela continuera jusqu'à l'heure où elle-même, la plus grande coupable, y sera immolée. Maudit soit le jour où le rivage hospitalier de ce pays reçut cette nouvelle Hélène !

KENNEDY. — Le rivage hospitalier de ce pays ? La malheureuse ! Depuis le jour où bannie et suppliante, elle a posé le pied sur cette terre pour implorer la protection de sa cousine, elle s'est vue emprisonnée en dépit du droit des gens et de sa dignité royale, elle

a passé comme un temps de deuil, dans un cachot, les plus belles années de sa jeunesse.

PAULET. — Elle est venue dans ce pays comme une criminelle, rejetée par son peuple, destituée pour avoir profané son trône par de hideux forfaits. Elle est venue pour détruire le bonheur de l'Angleterre, pour ramener les temps sanglants de Marie l'Espagnole, pour rendre l'Angleterre au catholicisme et la livrer à la France. Pourquoi a-t-elle refusé de signer le traité d'Edimbourg et d'abandonner ses prétentions au trône ? D'un trait de plume elle s'ouvrait les portes du cachot. Elle a préféré rester en prison. Pourquoi l'a-t-elle fait ? Parce qu'elle a misé sur les intrigues, sur la puissance des conspirations, parce que, du fond de son cachot, elle espérait conquérir l'Angleterre.

KENNEDY. — Vous vous moquez, seigneur. Elle caresserait de pareilles chimères, elle qui vit emmurée vivante !

PAULET. — Aucune grille ne protège contre sa ruse. Sais-je si ces barreaux ne sont pas limés, si le plancher, si les murs de cette chambre ne sont pas sapés, et s'ils ne laissent pas passer la trahison, pendant que je dors ? La peur me réveille la nuit ; je rôde comme l'âme tourmentée d'un mort, je vérifie les verrous, je surveille les gardiens, et je vois venir chaque matin, tremblant de peur que mes craintes ne soient réalisées. Mais, Dieu merci, tout cela va bientôt finir.

KENNEDY. — La voici qui vient.

PAULET. — Le crucifix à la main, l'orgueil et la vanité dans le cœur.

Entre Marie couverte d'un voile, un crucifix à la main.

KENNEDY, *se précipitant vers Marie.* — On nous piétine ! La tyrannie, la cruauté n'ont plus de bornes et chaque jour accumule de nouvelles douleurs et de nouvelles hontes sur ta tête.

MARIE. — Calme-toi. Que s'est-il passé ?

KENNEDY. — On a forcé ton armoire ; tes papiers, le seul bijou que nous avions conservé avec tant de peine, ta parure de fiançailles que tu portais en France, tout est entre ses mains. Tu es dépouillée, il ne te reste rien de ta royauté.

MARIE. — Calme-toi, Jeanne. Ces colifichets ne font pas la royauté. On peut nous traiter bassement, on ne peut pas nous rabaisser. J'ai appris à supporter bien des choses ici ; cela aussi je peux le supporter. *(A Paulet :)* Seigneur, vous vous êtes emparé par la force de ce que je voulais vous remettre aujourd'hui même. Il y a parmi ces papiers une lettre destinée à ma royale cousine d'Angleterre. Donnez-moi votre parole que vous la lui remettrez et qu'elle ne tombera pas dans les mains de Burleigh.

PAULET. — Je réfléchirai à ce que je dois faire.

MARIE. — Je vais vous dire ce qu'elle contient, seigneur. Je demande dans cette lettre une grande faveur ; un entretien avec ma cousine. Je ne l'ai jamais vue. On m'a traduite devant un tribunal composé d'hommes que je ne peux pas reconnaître pour mes pairs et en qui je ne peux pas avoir confiance. Elisabeth est de ma famille, de mon sexe, de mon rang. A elle seule, à la sœur, à la reine, à la femme, je puis ouvrir mon cœur.

PAULET. — Bien souvent, Madame, vous avez confié votre destin et votre honneur à des hommes moins dignes de vos égards.

MARIE. — Je demande encore une deuxième faveur. Il faudrait être inhumain pour me la refuser. Je suis privée depuis longtemps du secours de l'Eglise et des bienfaits des sacrements. Celle qui m'a dépouillée de ma couronne et de ma liberté, qui menace même ma vie, ne me fermera pas la porte du ciel.

PAULET. — Selon votre désir, le pasteur de...

MARIE. — Je ne veux pas de pasteur. J'exige un prêtre de ma religion. Je demande aussi un greffier et un notaire pour rédiger mes dernières volontés. Le chagrin et cette vie misérable me rongent. Mes jours sont comptés ; je me considère comme une mourante.

PAULET. — Voici enfin des pensées qui vous conviennent.

MARIE. — Et j'ignore si une main prompte ne va pas prévenir l'effet de la douleur. Je veux rédiger mon testament et disposer de mes biens.

PAULET. — Vous le pouvez. La reine d'Angleterre n'a pas l'intention de vous dépouiller.

MARIE. — On m'a séparée de mes fidèles serviteurs. Où sont-ils ? Qu'a-t-on fait d'eux ? Je peux me passer de leurs services, mais je voudrais être assurée qu'ils ne souffrent pas et qu'ils ne sont pas dans le besoin.

PAULET. — On a pris soin de vos serviteurs.

Il va pour sortir.

MARIE. — Vous partez, seigneur. Vous me quittez de nouveau sans avoir libéré mon cœur du tourment de l'incertitude. Un long et terrible mois s'est écoulé depuis le jour où les quarante commissaires sont venus me surprendre dans ce château, m'ont traduite sans avocat devant un tribunal comme il n'y en eut jamais, et m'ont forcée de répondre à des accusations insidieuses sans m'avoir laissé le temps de m'y préparer. Ils sont venus et ont disparu comme des fantômes. Depuis ce jour, tout le monde se tait. Je cherche en vain à lire, dans votre regard, qui a triomphé, de mon innocence et de l'ardeur de mes amis, ou des sombres intentions de mes ennemis. Brisez enfin ce silence et dites-moi ce que je dois craindre et ce que je peux espérer.

PAULET. — Demandez-en compte à Dieu.

MARIE. — J'espère son pardon, seigneur, mais de mes juges terrestres j'attends la stricte justice.

PAULET. — Vous l'aurez, n'en doutez pas.

MARIE. — Mon procès est-il terminé, seigneur ?

PAULET. — Je ne le sais pas.

MARIE. — Suis-je condamnée ?

PAULET. — Madame, je ne sais rien.

MARIE. — On aime aller vite en besogne, ici. L'assassin doit-il me surprendre comme les juges ?

PAULET. — Pensez toujours qu'il en sera ainsi et il vous trouvera mieux préparée que maintenant.

MARIE. — Rien ne m'étonnera, seigneur. Je sais ce que peut oser à Westminster un tribunal animé par la haine de Burleigh et la servilité de Hatton. Mais je sais aussi ce que la Reine d'Angleterre peut craindre.

PAULET. — Les maîtres de l'Angleterre n'ont rien à craindre, que leur conscience et leur Parlement. Ce que la justice aura prononcé, le gouvernement l'exécutera sans crainte à la face du monde.

Mortimer, neveu de Paulet, entre et s'adresse à celui-ci sans accorder la moindre attention à la Reine.

MORTIMER. — Mon oncle, on vous cherche.

Il s'éloigne. La Reine, indignée, se tourne vers Paulet qui va suivre Mortimer.

MARIE. — Seigneur, encore une prière. Epargnez-moi l'arrogance de ce jeune homme et la vue de ses façons grossières.

PAULET. — Ce qui vous le fait haïr me le rend précieux. Ce n'est pas un de ces insensés qui se laissent attendrir par des larmes de femme. Son cœur est resté fidèle à l'Angleterre. Sur lui, Madame, vos artifices n'auront pas de pouvoir.

Il sort.

KENNEDY. — Dire que ce rustre peut vous parler ainsi !

MARIE. — Aux jours de notre éclat, nous avons prêté aux flatteurs une oreille trop complaisante. Il est juste, Kennedy, que nous entendions maintenant la voix sévère de ceux qui nous accusent.

KENNEDY. — Est-il possible que vous soyez si découragée, si abattue. Madame, vous étiez si gaie ! C'est vous qui me consoliez et j'ai plus souvent blâmé votre insouciance que votre tristesse.

MARIE. — Le voilà, Kennedy ! Je le reconnais... C'est le fantôme sanglant du roi Darnley. Il ne cessera jamais de me tourmenter.

KENNEDY. — Qu'allez-vous imaginer !

MARIE. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de ce fatal événement.

KENNEDY. — Chassez cet esprit malfaisant. Vous avez expié par des années de repentir et de souffrance. L'Eglise et le ciel vous ont pardonné.

MARIE. — Le Saint-Sacrement ne peut rien contre le fantôme d'un époux qui demande vengeance.

KENNEDY. — Vous ne l'avez pas tué. D'autres que vous ont commis ce crime.

MARIE. — Je n'ignorais rien. J'ai attiré Darnley dans le piège en le trompant.

KENNEDY. — Votre jeunesse atténue votre faute. Vous étiez encore une enfant. Vous aviez tiré Darnley de l'obscurité, vous l'aviez fait monter sur le trône, vous lui aviez offert votre vie et votre royaume. Aurait-il dû oublier qu'il tenait ce destin éblouissant de votre généreux amour ? Et pourtant, il l'a oublié. Il vous a offensée par des soupçons indignes, par des manières brutales. Sous vos yeux, il a fait assassiner Rizzio, votre compagnon favori. Vous n'avez fait que venger par le sang une sanglante ignominie.

MARIE. — Lui aussi sera vengé par le sang. Tu me condamnes en voulant me consoler.

KENNEDY. — Vous n'étiez pas vous-même lorsque vous avez laissé commettre ce crime. Vous ne vous apparteniez plus. Bothwell régnait sur vous de toute son insolente volonté. Ses philtres et ses sortilèges vous égaraient.

MARIE. — Ses sortilèges n'étaient que sa puissance et ma faiblesse.

KENNEDY. — Non. Il lui avait fallu appeler à son secours tous les démons de l'enfer pour vous aveugler ainsi. Vous n'écoutiez plus les avertissements de votre amie. Vous ne rougissiez plus de rien, toute réserve vous avait abandonnée. Cet homme avait vaincu jusqu'à votre timidité. Vous étaliez votre honte comme un défi. Vous l'avez laissé porter l'épée royale d'Ecosse dans les rues d'Edimbourg, devant vous, en triomphe, lui, le meurtrier que le peuple maudissait ; vous avez fait entourer le Parlement d'hommes d'armes et dans ce Temple de la Justice, vous avez forcé les juges à innocenter l'auteur de l'assassinat. Vous avez même...

MARIE. — Achève ! Achève ! Je lui ai donné ma main devant Dieu.

KENNEDY. — Qu'un silence éternel couvre à jamais cette action digne d'une femme perdue. Et pourtant, vous n'étiez pas une femme perdue. Je connais votre cœur. Il est sensible et délicat. Je vous le répète, il existe des esprits qui s'emparent de l'âme, y commettent les pires méfaits, et s'enfuient vers les royaumes infernaux, la laissant en proie à la déchéance et à l'épouvante. Reprenez courage. Faites la paix avec vous-même. Elisabeth, ni le Parlement d'Angleterre n'ont le droit de vous juger. Ici, vous êtes opprimée et vous devez vous dresser devant ce tribunal inique de toute la force de votre innocence.

Apparaît Mortimer.

MORTIMER, *à Kennedy.* — Eloignez-vous. Veillez à la porte. J'ai à m'entretenir avec la Reine.

MARIE. — Reste ici.

MORTIMER. — N'ayez aucune crainte, Madame. Je vais me faire connaître.

Il lui tend un papier. Marie regarde celui-ci et recule, étonnée.

MARIE. — Que signifie ce billet ?

MORTIMER, *à Kennedy.* — Allez, et veillez à ce que mon oncle ne nous surprenne pas.

MARIE, *à Kennedy qui hésite et interroge la Reine du regard.* — Va. Et fais bonne garde.

(Kennedy s'éloigne.) Une lettre de France, de mon oncle le cardinal de Lorraine ! *(Elle lit :)* « Accordez votre confiance au seigneur Mortimer qui vous remettra cette lettre. Vous n'avez pas de plus fidèle ami en Angleterre. » *(Elle regarde Mortimer avec stupéfaction.)* Est-ce possible ? N'est-ce pas un mirage ? Je me croyais abandonnée de tous et je trouve si près de moi un ami !

MORTIMER, *se jetant aux pieds de Marie.* — Pardonnez-moi, Majesté, ce masque honteux qu'il m'a tant coûté de porter. C'est grâce à lui que j'ai pu vous approcher pour vous secourir.

MARIE. — Relevez-vous. Je ne puis passer aussi vite de la plus profonde détresse à la plus violente joie. Parlez, seigneur, rendez-moi ce bonheur compréhensible.

MORTIMER. — Permettez d'abord que je me justifie. J'avais vingt ans, Majesté (on m'avait élevé dans la haine de la papauté) lorsqu'une violente curiosité me poussa vers le continent. Je quittai mon pays,je traversai la France et j'arrivai en Italie. C'était l'époque du grand jubilé. Les chemins étaient couverts de pèlerins. On aurait dit que l'humanité entière montait en cortège vers le ciel. Entraîné par le flot des fidèles, j'arrivai devant Rome. Ah ! Majesté, quel bouleversement, quelle radieuse surprise j'éprouvai devant la splendeur des monuments. Un sublime esprit m'entourait de ses merveilles. Je n'avais jamais senti la puissance de l'art. L'Eglise dans laquelle j'ai été élevé hait ce qui charme les sens, elle rejette les images et n'honore que le verbe désincarné. Quelle sensation j'éprouvai lorsque je pénètrai dans le sanctuaire empli d'une musique céleste, couvert d'admirables représentations : l'Annonciation, la naissance du Christ, la Sainte Mère, la Sainte Trinité, la Transfiguration éblouissante, et lorsque je vis le Pape célébrer la Messe et bénir tous les peuples de la terre. L'or, les pierreries dont se parent les rois ne sont rien. Lui seul est entouré de la présence divine. Sa maison est un royaume céleste.

MARIE. — Epargnez-moi ! Cessez d'étaler devant moi le spectacle enivrant de la vie. Je suis prisonnière.

MORTIMER. — Je l'étais moi aussi, Majesté ! Mais ma prison s'est écroulée. Brusquement, mon esprit s'est senti libre. Je jurai haine à la Bible. Beaucoup de nobles Ecossais, des groupes de Français se joignirent à moi et me présentèrent à votre oncle le cardinal de Lorraine. Quel homme admirable ! Sûr de lui, lucide, né pour régner sur les âmes, c'est un prêtre royal, un prince de l'Eglise comme je n'en ai jamais rencontré.

MARIE. — Vous avez vu le cher visage de cet homme qui fut le guide de ma jeunesse ! Parlez-moi de lui. Pense-t-il encore à moi ?

MORTIMER. — C'est entre ses mains que j'ai abjuré ma fausse croyance. Lorsque les devoirs de sa charge l'ont rappelé en France, il m'a envoyé à Reims où la Compagnie de Jésus forme des prêtres pour l'Eglise d'Angleterre. Je trouvai là le noble Morgan et votre cher Lesley, le savant évêque. Un jour que j'étais chez lui, un portrait de femme d'un charme étrangement touchant me tomba sous les yeux. Je fus saisi au plus profond de moi ; incapable de maîtriser mon émotion, je restai à le contempler. L'évêque me dit alors : « Je comprends votre trouble. Cette femme est la plus belle de toutes les femmes mais aussi la plus grande martyre de notre foi. »

MARIE. — Quel grand cœur ! Je n'ai donc pas tout perdu puisque, dans le malheur, je garde un tel ami.

MORTIMER. — Puis, avec une émouvante conviction, il me dépeignit votre martyre et la cruauté de vos ennemis. Il me montra votre place dans la lignée des Tudor et me convainquit que vous seule pouviez prétendre au trône d'Angleterre, et non cette usurpatrice, née d'un adultère et traitée par son père lui-même comme une bâtarde. Je sais maintenant que votre bon droit est votre seul crime et que ce royaume où l'on vous retient prisonnière vous appartient.

MARIE. — Ce funeste droit ! C'est lui la cause de tous mes malheurs.

MORTIMER. — J'appris alors qu'on vous avait fait quitter le château de Talbot et que vous étiez gardée par mon oncle. Je crus reconnaître dans cette conjoncture la main secourable de la Providence, un appel du destin qui me choisissait pour vous délivrer. Un plan fut vite établi et je repris le chemin de l'Angleterre où j'ai abordé il y a quelques jours. Je vous vis alors, Majesté, non plus votre image, mais vous-même. Quel trésor abrite ce château ! Ce n'est pas un cachot, c'est un palais divin plus resplendissant que la cour d'Angleterre. Comme je comprends qu'Elisabeth vous tienne si profondément cachée ! Toute la jeunesse de l'Angleterre se soulèverait, pas une épée ne resterait au fourreau si les Anglais connaissaient leur véritable reine !

MARIE. — Plaise au ciel que tous les Anglais me voient avec vos yeux !

MORTIMER. — Tout vous manque et pourtant vous rayonnez d'une vivante lumière. Jamais je ne pose le pied sur ce seuil sans que mon cœur soit déchiré et en même temps transporté de la joie de vous voir. Cependant, le moment décisif approche, le danger devient plus grand à chaque minute. Je ne peux pas vous cacher plus longtemps...

MARIE. — Mon jugement est prononcé ? Dites-le-moi, seigneur. Je suis prête à tout entendre.

MORTIMER. — Il est prononcé. Les quarante-deux juges vous ont déclarée coupable. La Chambre des Lords et celle des Communes, la ville de Londres demandent avec insistance l'exécution du jugement. Seule, la Reine hésite encore, non par générosité, ni pour vous épargner, mais pour dire qu'on lui a forcé la main.

MARIE, *avec calme.* — Seigneur Mortimer, vous ne me surprenez pas. Je m'attendais depuis longtemps à cette nouvelle. Je connais mes juges. Je sais où l'on veut en venir. On veut

me laisser éternellement dans ce cachot et ensevelir avec moi, dans la nuit de la prison, ma vengeance et mon droit.

MORTIMER. — Non, Majesté, non. On ne se bornera pas à cela. La tyrannie poursuivra son œuvre jusqu'au bout. Un cachot ne suffit pas à vous faire disparaître ; seule votre mort peut assurer le trône d'Elisabeth.

MARIE. — Elle oserait faire tomber une tête couronnée ? Elle commettrait cette infamie ?

MORTIMER. — Elle la commettra, n'en doutez pas.

MARIE. — Elle pourrait faire rouler dans la poussière sa propre majesté, celle de tous les rois ? Non ! Elle craindra la vengeance de la France.

MORTIMER. — Elle a fait la paix avec la France et elle offre au duc d'Anjou sa main et son trône.

MARIE. — Le roi d'Espagne prendra les armes.

MORTIMER. — Le monde entier en armes ne l'effrayera pas tant qu'elle aura l'approbation de son peuple.

MARIE. — Elle donnerait ce spectacle à ses sujets ?

MORTIMER. — Ce pays a vu plus d'une reine descendre du trône pour monter à l'échafaud. La propre mère d'Elisabeth, Catherine Howard et Lady Gray ont suivi ce chemin.

MARIE, *après un silence.* — Non, Mortimer. Une peur injustifiée vous égare. Ce n'est pas l'échafaud que je crains. Il y a pour la maîtresse de l'Angleterre d'autres moyens plus silencieux de faire taire mes prétentions. Avant qu'on trouve un bourreau, on trouvera un assassin. Voilà ce qui me fait trembler.

MORTIMER. — On n'attentera pas à votre vie, ni ouvertement, ni secrètement... Tout est prêt. Douze jeunes nobles anglais se sont liés à moi, et ce matin même, devant la Sainte Table, ils ont juré de vous faire sortir par la force de ce cachot. Le comte de l'Aubespine, l'envoyé de la France, connaît notre entreprise. Il y prête les mains et c'est dans son palais que nous nous rassemblons.

MARIE. — Vous me faites trembler, seigneur. Savez-vous bien ce que vous entreprenez ? Les têtes sanglantes de Babington, de Tichburn, exposées pour servir d'exemple sur le pont de Londres, la mort de tous ceux qui ont tenté la même folie et n'ont fait qu'alourdir mes chaînes, ne vous terrifient-elles pas ? Quittez ce chemin, malheureux jeune homme. Fuyez ! Fuyez s'il est encore temps, si les espions de Burleigh ne sont pas déjà informés, s'il n'y a pas déjà un traître parmi vous. Quittez ce pays, vite ! Marie Stuart n'a jamais porté bonheur.

MORTIMER. — Les têtes sanglantes de Babington, de Tichburn, la mort de tous ceux qui ont tenté la même folie ne me terrifient pas. Ils y ont gagné une gloire éternelle et la joie de mourir pour vous sauver.

MARIE. — C'est inutile. Ni la ruse, ni la violence ne me sauveront. L'ennemi est vigilant et il a la force pour lui. Ce n'est pas seulement Paulet et ses soldats, c'est toute l'Angleterre qui garde les portes de mon cachot. Seule la volonté d'Elisabeth peut les ouvrir.

MORTIMER. — N'espérez jamais cela.

MARIE. — Il n'y a qu'un homme qui puisse me délivrer.

MORTIMER. — Lequel ?

MARIE. — Le comte de Leicester.

MORTIMER. — Le comte de Leicester ? Le plus implacable de vos ennemis, le favori d'Elisabeth. De lui, vous...

MARIE. — Si je dois être sauvée, c'est par lui seulement que je le serai. Allez le trouver. Dites-lui la vérité. Pour lui prouver que c'est moi qui vous envoie, vous lui donnerez cette lettre et ce portrait. *(Elle tire une lettre de son corsage. Mortimer hésite à la prendre.)* Je les porte sur moi depuis longtemps déjà. La rigoureuse surveillance de votre oncle m'a empêché de les faire parvenir. C'est mon bon ange qui vous a envoyé.

MORTIMER. — Majesté expliquez-moi cette énigme.

MARIE. — Leicester vous l'éclaircira. Fiez-vous à lui, il se fiera à vous.

KENNEDY, *qui entre précipitamment.* — Sir Paulet vient, accompagné d'un seigneur de la cour.

Mortimer disparaît par une porte dérobée. Kennedy le suit. Entrent lord Burleigh, grand Argentier d'Angleterre et Paulet.

PAULET. — Vous souhaitiez être fixée sur votre sort. Sa Seigneurie lord Burleigh vient vous en entretenir.

BURLEIGH. — Madame, je suis envoyé par le Tribunal.

MARIE. — Lord Burleigh, vous êtes de la dernière obligeance envers le Tribunal. Vous lui prêtez et votre volonté et votre voix.

PAULET. — Vous parlez comme si vous connaissiez déjà la sentence.

MARIE. — Puisque c'est vous qui me l'apportez, je la connais. Au fait, seigneur.

BURLEIGH. — Madame, vous vous êtes soumise au Tribunal des Quarante-deux.

MARIE. — Vous prétendez que je me suis soumise au Tribunal des Quarante-deux. C'est faux ! Je ne pouvais autant sacrifier à mon rang, à la dignité de mon peuple, de mon fils et de tous les princes. La loi anglaise prescrit que tout accusé doit être jugé par ses pairs. Quels sont mes pairs dans cette commission ? Seuls des rois peuvent l'être !

BURLEIGH. — Vous avez écouté les chefs d'accusation et vous y avez répondu devant le Tribunal.

MARIE. — J'ai répondu à ces accusations pour en montrer la fausseté et pour défendre mon honneur.

BURLEIGH. — Que vous reconnaissiez ou non ce Tribunal, Madame, ne peut empêcher la justice de poursuivre sa marche. Vous vivez en Angleterre ; vous jouissez de la protection des lois ; vous êtes donc soumise à notre juridiction.

MARIE. — Je vis dans une prison. Vous appelez cela vivre en Angleterre et jouir de la protection des lois ? Je les connais à peine, ces lois et je n'ai jamais juré de les observer. Je n'appartiens pas à ce royaume ; je suis la reine libre d'un pays étranger.

BURLEIGH. — Et vous croyez que la dignité royale vous autorise à fomenter impunément la guerre civile ? Que deviendrait la sécurité de l'Etat si la justice ne pouvait frapper un étranger coupable, fût-il roi, aussi bien qu'un mendiant ?

MARIE. — Je ne me dérobe pas à la justice. Je récuse vos juges.

BURLEIGH. — Nos juges ! Comment, Madame ? Ce sont les plus grands dignitaires du pays. Leur indépendance leur permet d'exprimer leurs sentiments sans qu'ils aient à craindre leur souverain, ni se soucier de basses corruptions. La Reine d'Angleterre a choisi les plus nobles et les a institués juges dans ce débat royal. Pouvait-elle faire mieux ? En admettant que la passion politique possède quelqu'un d'eux, tant d'hommes pareillement choisis pourraient-ils prononcer un jugement partial ?

MARIE. — Si les lords étaient tels que vous les dépeignez et qu'ils m'aient condamnée, je serais perdue et je n'aurais plus qu'à me taire. Malheureusement, ces lords que vous me vantez tant, ont joué trop de rôles dans l'histoire d'Angleterre. Cette haute noblesse, ce majestueux Sénat du royaume, ont flatté comme des esclaves les caprices d'Henri VIII ; cette noble chambre aussi vénale que la Chambre des Communes, aux ordres de ses maîtres, a promulgué, puis abrogé les mêmes lois, approuvé puis rompu des mariages, elle a couronné des princes qu'elle avait flétris la veille du nom de bâtards. Sous quatre gouvernements, ces dignes lords ont changé quatre fois de religion.

BURLEIGH. — Vous vous dites étrangère aux lois de l'Angleterre, mais vous connaissez bien ses malheurs !

MARIE. — Monsieur le grand Argentier, je veux être juste envers vous. Soyez-le envers moi. On dit que vous aimez votre pays, votre reine, que vous êtes incorruptible, vigilant, infatigable. Je le crois. Ce n'est pas l'intérêt personnel qui vous guide, mais celui de l'Etat, de la Reine. Pour cette raison même, gardez-vous de confondre l'intérêt de l'Etat et la Justice. Il y a auprès de vous d'autres hommes sincères parmi mes juges, je ne le mets pas en doute. Mais ces hommes sont des protestants et ils jugent la reine d'Ecosse, une papiste. « Un Anglais ne peut être juste envers un Ecossais », dit un vieux proverbe. C'est pour cette raison que depuis nos plus lointains ancêtres, un Anglais n'a pas le droit de témoigner contre un Ecossais, pas plus qu'un Ecossais contre un Anglais. Cette étrange loi était une nécessité. La Nature a jeté ces deux peuples fougueux sur une même terre, au milieu de l'océan ; inégalement dotés, ils étaient destinés à se combattre. Seul les sépare le lit étroit de la Tweed et bien souvent le sang des deux adversaires s'est mêlé aux eaux de la rivière. Depuis mille ans, de chaque côté ils se regardent et se menacent, l'épée à la main. Chaque fois qu'un de ses ennemis attaque l'Angleterre, les Ecossais se joignent à lui ; chaque fois qu'une guerre civile enflamme les villes d'Ecosse, ce sont les Anglais qui l'ont allumée. La haine ne s'éteindra que le jour où un seul roi gouvernera l'île entière.

BURLEIGH. — Et c'est une Stuart qui apporterait ce bonheur au royaume ?

MARIE. — Pourquoi le nierais-je ? J'ai nourri l'espoir, je l'avoue, de réunir ces deux peuples pour qu'ils vivent en paix, heureux et libres. Je ne croyais pas être la victime de leur haine. J'espérais étouffer pour toujours leur longue jalousie, leur vieille hostilité. Mon aïeul Richmond avait réuni les deux Roses après une lutte sanglante ; je voulais l'imiter.

BURLEIGH. — Vous avez pris pour atteindre ce but un bien mauvais chemin, puisque c'est la guerre civile qui devait vous faire monter sur le trône.

MARIE. — Jamais je n'ai voulu cela ; je le jure devant Dieu. Quand l'aurais-je voulu ? Vous n'avez aucune preuve.

BURLEIGH. — Je ne suis pas venu ici pour argumenter. La cause n'est plus à débattre. Par quarante voix contre deux, il a été reconnu que vous aviez violé le « bill » de l'année dernière et que vous encouriez les rigueurs de la loi. Cette loi est ainsi formulée : « S'il se produit dans le royaume une émeute au nom ou à l'avantage d'une personne arguant de ses droits à la couronne, celle-ci sera poursuivie en justice et condamnée à mort ». Or, comme il est prouvé...

MARIE. — Lord Burleigh, je ne m'étonne pas qu'une loi, spécialement rédigée et conçue pour me perdre, puisse être employée contre moi. Pouvez-vous nier que ce « bill » ait été conçu pour me perdre ?

BURLEIGH. — Il devait vous servir d'avertissement ; vous-même en avait fait un piège. Un abîme s'ouvrait devant vous, vous étiez mise en garde ; vous vous y êtes précipitée. Vous avez encouragé Babington et ses complices sans rien ignorer de leur crime ; du fond de votre cachot vous avez dirigé la conspiration.

MARIE. — Quand l'aurais-je fait ? Montrez-moi les preuves.

BURLEIGH. — On vous les a montrées devant le Tribunal.

MARIE. — Des copies, écrites d'une main étrangère. Qu'on m'apporte la preuve que je les ai moi-même dictées, que je les ai dictées telles qu'on les a lues.

BURLEIGH. — Babington a reconnu avant de mourir que ces lettres sont celles qu'il a reçues.

MARIE. — Pourquoi ne nous a-t-on pas confrontés ? Pourquoi s'est-on empressé de le faire disparaître ?

BURLEIGH. — Vos secrétaires ont confirmé

sur la foi du serment que ces lettres sont celles que vous avez dictées vous-même.

MARIE. — Vous me condamnez sur le témoignage de mes gens, sur la foi de ceux qui me trahissent !

BURLEIGH. — Vous avez vous-même reconnu que l'un d'eux, l'Ecossais Kurl, était un honnête homme.

MARIE. — La torture a pu lui faire peur. Il a cru sans trop me nuire se sauver par un faux serment.

BURLEIGH. — Kurl a prêté serment en toute liberté.

MARIE. — Pas devant moi. Ces deux témoins vivent encore. Qu'on les amène et qu'ils répètent devant moi leur déposition. Pourquoi me refuser une faveur qu'on accorde aux assassins ? Je sais par lord Talbot que sous votre gouvernement une loi a été votée, ordonnant de confronter l'accusateur et l'accusé. Seigneur Paulet, je vous crois honnête homme ; prouvez-le-moi maintenant. N'est-ce pas ainsi ? Cette loi n'existe-t-elle pas ?

PAULET. — Elle existe. Je dois reconnaître ce qui est.

MARIE. — Puisqu'on se sert du droit anglais pour m'opprimer, pourquoi l'ignorer quand il m'est favorable ?

BURLEIGH. — Ne vous emportez pas, Madame. Le complot de Babington n'est pas le seul motif...

MARIE. — C'est le seul qui m'expose aux coups de la loi, le seul dont j'aie à me disculper. Lord Burleigh, tenons-nous-en aux faits. Ne vous dérobez pas.

BURLEIGH. — Il est prouvé que vous avez entretenu des relations avec Mendoza, l'ambassadeur d'Espagne.

MARIE. — Ne vous dérobez pas, lord Burleigh.

BURLEIGH. — Il est prouvé que vous projetiez d'abolir notre religion, que vous avez poussé tous les souverains d'Europe à combattre l'Angleterre.

MARIE. — Je ne l'ai pas fait. Mais en admettant que je l'aie fait ! On me retient ici prisonnière en dépit de mon droit. Tout ce qui est de bonne guerre m'est permis. Ma fierté et ma conscience ne m'interdisent que le crime. Un meurtre me déshonorerait mais il ne me condamnerait pas, il ne me soumettrait pas à un jugement. Entre l'Angleterre et moi il ne peut être question de droit.

BURLEIGH. — N'en appelez pas, Madame, au droit du plus fort. Il n'a jamais servi les prisonniers.

MARIE. — Je suis la plus faible, je le sais. Qu'elle emploie la force ! Qu'elle me fasse disparaître ! Qu'elle m'immole à sa sécurité ! Mais alors, elle avouera s'être servie de sa puissance. La loi ne lui donnera pas des armes pour se débarrasser de son ennemie ; elle ne pourra pas travestir sa sanglante audace, ni duper personne avec ses tours de bateleur. Qu'elle n'espère pas unir aux profits du crime les saintes apparences de la vertu. Qu'elle ose paraître ce qu'elle est !

Elle sort.

BURLEIGH. — Elle nous brave ; elle nous bravera jusqu'au pied de l'échafaud. Rien ne peut briser son orgueil. La sentence du Tribunal ne l'a même pas surprise. Elle n'a pas versé une larme. Elle sait que la Reine hésite et notre faiblesse lui donne de l'audace.

PAULET. — Monseigneur le grand Argentier, cette arrogance disparaîtra vite si on lui ôte les prétextes. Il y a eu, si je puis dire, des irrégularités dans ce procès. On aurait dû la confronter avec Babington et Tichburn, ainsi qu'avec ses secrétaires.

BURLEIGH. — On ne pouvait courir ce risque. Son ascendant sur les cœurs est trop grand et ses larmes ont trop de pouvoir. Si son secrétaire avait été mis en sa présence et qu'il ait dû prononcer le mot dont dépendait la vie de sa maîtresse, il se serait rétracté et aurait infirmé son témoignage.

PAULET. — Les ennemis de l'Angleterre vont répandre dans le monde entier les bruits les plus odieux et tout le procès paraîtra d'une criminelle audace.

BURLEGH. — Pourquoi cette femme funeste n'est-elle pas morte avant d'aborder en Angleterre ?

PAULET. — Hélas !

BURLEIGH. — Pourquoi n'a-t-elle pas succombé ici-même à quelque maladie !

PAULET. — Bien des malheurs auraient été épargnés à notre pays.

BURLEIGH. — D'ailleurs, si elle était morte de mort naturelle, on nous aurait accusés de l'avoir assassinée. Seulement, personne ne pourrait le prouver et cela provoquerait moins de rumeurs.

PAULET. — Peu importent les rumeurs si elles ne sont pas fondées.

BURLEIGH. — L'opinion se range du côté des malheureux ; on jalouse ceux qui triomphent. On hait l'épée de la Justice quand elle n'est pas tenue par un homme. On ne croit pas à l'équité d'une femme à l'égard d'une autre femme. C'est en vain que les juges ont parlé selon leur conscience. Il faut que la Reine use de son droit de grâce ; il lui est impossible de donner libre cours à la rigueur des lois.

PAULET. — Mais alors...

BURLEIGH. — Alors Marie Stuart serait sauvée ? Non. Il faut qu'elle meure. C'est ce qui tourmente la Reine. Je lis dans ses yeux ce que ses lèvres n'osent prononcer : « N'y a-t-il pas parmi tous mes serviteurs quelqu'un qui puisse m'épargner ce terrible choix : trembler éternellement de crainte sur ce trône ou livrer à la hache du bourreau la Reine ma cousine. »

PAULET. — Ce choix est inéluctable. On ne peut pas le changer.

BURLEIGH. — La Reine pense que des serviteurs plus attentifs le pourraient.

PAULET. — Plus attentifs ?

BURLEIGH. — Des serviteurs qui sauraient comprendre un ordre tacite.

PAULET. — Un ordre tacite ?

BURLEIGH. — Qui, lorsqu'on leur donne à garder un serpent venimeux, ne le garderait pas comme un précieux trésor.

PAULET. — La réputation de notre Reine est un trésor qu'on ne saurait trop bien garder, seigneur.

BURLEIGH. — Lorsqu'on a enlevé à Shrewsbury la garde de Marie Stuart et qu'on vous l'a confiée, on pensait...

PAULET. — J'espère, seigneur, qu'on pensait confier la tâche la plus difficile aux mains les plus pures. Je jure devant Dieu que je n'aurais pas accepté cette ingrate fonction, si je n'avais pensé qu'elle exigeait la plus grande honnêteté. Laissez-moi croire que je ne la dois qu'à mon honneur.

BURLEIGH. — On ferait courir le bruit qu'elle s'affaiblit, elle irait de plus en plus mal et elle s'éteindrait paisiblement. On l'oublierait et votre réputation serait sauve.

PAULET. — Pas ma conscience !

BURLEIGH. — Si vous ne voulez pas vous-même y prêter la main, vous n'empêcherez pas un étranger de...

PAULET. — Tant qu'elle sera protégée par les dieux de cette maison, aucun assassin n'en franchira le seuil. Sa vie m'est sacrée autant que la personne de notre Reine. Vous êtes des juges. Jugez. Prononcez son arrêt de mort, et quand le moment sera venu, faites dresser l'échafaud. Les portes de mon château ne s'ouvriront qu'au bourreau. Elle est ici confiée à ma garde, soyez certain que je veillerai à ce qu'elle ne fasse ni ne subisse aucun mal.

RIDEAU

ACTE II

Au palais de Westminster. Le comte de Kent et sir William Davison entrent et vont l'un au devant de l'autre.

DAVISON. — Déjà revenu du tournoi, monsieur de Kent ! La fête est donc terminée ?

KENT. — Comment, vous n'y avez pas assisté ?

DAVISON. — Mes fonctions m'en ont empêché.

KENT. — Vous avez manqué le plus beau spectacle, un chef-d'œuvre de délicatesse et de goût. La Beauté assiégée par le Désir. Le lord Maréchal, le Grand Juge, le Sénéchal défendaient avec dix autres chevaliers la citadelle de la Reine et les seigneurs français menaient l'attaque. Tout d'abord, un héraut a, dans un madrigal, sommé le château de se rendre et le chancelier lui a répondu du haut des remparts. Là-dessus, l'artillerie est entrée en action ; de charmants petits canons lançaient des bouquets de fleurs et répandaient des essences précieuses. Mais en vain ! Les assauts furent repoussés et le Désir dut battre en retraite.

DAVISON. — Mauvais augure pour la demande en mariage des Français.

KENT. — C'était seulement un jeu. Je pense qu'en vérité, la citadelle se rendra.

DAVISON. — Croyez-vous ? Je ne le pense pas.

KENT. — Les articles les plus délicats sont approuvés par la France. Monsieur accepte d'assister à la messe dans un oratoire, et d'honorer officiellement la religion d'Etat. Si vous aviez vu l'enthousiasme du peuple quand la nouvelle s'est répandue ! Il a toujours craint de voir la Reine mourir sans héritier et l'Angleterre retomber dans les chaînes de la Papauté, si Marie Stuart montait sur le trône.

Elisabeth conduite par Leicester, le comte de l'Aubespine, Bellièvre, le comte de Shrewsbury, lord Burleigh entrent suivis par d'autres seigneurs français et anglais.

ELISABETH, *à Aubespine.* — Comte, je plains ces nobles seigneurs que leur galanterie a conduits jusqu'ici, les privant des magnificences de la cour de Saint-Germain. Je ne saurais donner des fêtes aussi somptueuses que la Reine de France. Un peuple honnête et joyeux, qui se presse autour de ma litière en m'acclamant chaque fois que je parais en public, est le seul spectacle que je puisse montrer avec quelque fierté à des étrangers.

BELLIÈVRE. — Que Votre Majesté veuille bien nous permettre de prendre congé pour porter l'heureuse nouvelle à Monsieur, notre royal maître. Il attend à Amiens les messagers qui, de Calais, lui transmettront le consentement de votre Majesté.

ELISABETH. — Monsieur de Bellièvre, n'anticipez pas. Je vous le répète, ce n'est pas le temps de penser aux réjouissances. Notre avenir est sombre ; un vêtement de deuil me conviendrait mieux qu'une parure de fiancée. De funestes événements menacent ma propre maison.

BELLIÈVRE. — Nous ne demandons qu'une

promesse, Majesté. Elle s'accomplira en des temps meilleurs.

ELISABETH. — Les rois sont les esclaves de leur condition, ils ne peuvent pas écouter leur cœur. J'ai toujours souhaité de mourir sans m'être jamais liée, mais mes sujets s'y opposent ; ils pensent déjà au temps où je ne serai plus. Leur prospérité présente ne leur suffit pas. Je dois sacrifier mon bien le plus précieux, ma liberté, à leur bonheur futur. Mon peuple m'impose un maître et me rappelle que je ne suis qu'une femme ; je croyais pourtant avoir régné comme un homme, comme un roi.

AUBESPINE. — Majesté, vous avez illustré sur ce trône toutes les vertus ; il ne vous reste plus qu'à donner au sexe dont vous êtes la gloire, l'exemple de ses mérites les plus particuliers. Sans doute, aucun homme n'existe-t-il sur terre qui soit digne du sacrifice de votre liberté. Pourtant, si la naissance, le rang, la valeur et la beauté peuvent rendre un mortel digne de cet honneur...

ELISABETH. — Monsieur l'Ambassadeur, croyez qu'une alliance avec un fils de la maison de France m'honore. Si je dois céder aux instances de mon peuple (et je crains bien qu'il ne soit le plus fort) c'est à ce prince que je sacrifierai ma liberté, avec le moins de regret. Cet aveu vous suffit-il ?

BELLIÈVRE. — C'est le plus bel espoir, mais ce n'est qu'un espoir et mon maître désire davantage...

ELISABETH. — Que désire-t-il ? *(Elle retire un anneau de son doigt et le contemple.)* Une reine est donc comme une autre femme ! Le même symbole implique donc les mêmes devoirs, les mêmes servitudes. Portez ce présent à son Altesse. Ce n'est pas une chaîne ; il ne me lie pas encore, mais il pourra le faire.

BELLIÈVRE, *s'agenouillant pour recevoir l'anneau.* — En son nom, éminente Reine, je reçois à genoux ce présent, et en témoignage de fidélité, je dépose un baiser sur la main de ma princesse.

ELISABETH, *au comte de Leicester qu'elle a regardé fixement pendant la dernière réplique.* — Permettez-moi. *(Elle lui enlève le ruban bleu et le suspend au cou de Bellièvre.)* Revêtez son Altesse de cet ornement comme je vous en revêts, ici, en vous admettant aux devoirs de mon ordre. Que toute défiance disparaisse entre nos deux pays et que des liens d'amitié unissent désormais les couronnes de France et d'Angleterre.

AUBESPINE. — Sublime Reine, c'est aujourd'hui un jour de joie. Puisse-t-il l'être pour tous ! La clémence illumine votre visage. Qu'un rayon de cette lumière tombe sur la malheureuse princesse, qui touche d'aussi près l'Angleterre que la France...

ELISABETH. — Monsieur le comte, si la France désire mon alliance, elle devra partager mes soucis et ne pas se montrer l'amie de mes ennemis.

AUBESPINE. — Ne vous paraîtrait-elle pas indigne si elle oubliait dans cette alliance la malheureuse veuve de son défunt roi, unie à elle par les liens de la foi. L'honneur et la bonté exigent...

ELISABETH. — J'estime à sa juste valeur votre intercession. La France remplit son devoir d'amitié ; c'est à moi de remplir mon devoir de Reine.

Elle salue les seigneurs français qui s'éloignent respectueusement ; puis elle s'assied.

BURLEIGH. — Glorieuse Reine ! Vous exaucez aujourd'hui les vœux les plus ardents de votre peuple. Maintenant, nous pourrons nous abandonner à la joie que votre règne nous dispense, sans trembler devant un trouble avenir. Le pays n'a plus qu'un sujet de tourment, une victime que toutes les voix réclament. Exaucez encore cette prière et vous assurerez à jamais le bonheur de l'Angleterre.

ELISABETH. — Que désire encore mon peuple ?

BURLEIGH. — Il demande la tête de Marie Stuart. Si vous voulez préserver la précieuse liberté et la lumière de Vérité que vous avez données à vos sujets, si vous voulez que nous ne tremblions plus éternellement pour votre vie, il faut que votre ennemie disparaisse. L'idolâtrie romaine compte encore, dans cette île, beaucoup de secrets adorateurs et tous nourrissent à votre égard des pensées hostiles. Ils sont du côté des Stuart, alliés avec les frères de la maison de Lorraine, vos ennemis les plus irréconciliables. Ce parti vous a juré une guerre implacable qu'il mène avec des moyens diaboliques. Son arsenal est à Reims. C'est là qu'on enseigne le régicide, c'est de là que partent en mission pour l'Angleterre les fanatiques dissimulés sous toutes sortes de déguisements ; trois meurtriers en sont déjà venus et sans cesse des ennemis cachés en sortiront encore... Dans le château de Fotheringhay réside la Furie de cette guerre éternelle. Elle donne à tous l'espoir de son amour et la jeunesse se voue pour elle à une mort certaine. La délivrer est le mot de passe ; le but, la remettre sur le trône. La famille de Lorraine ne reconnaît pas votre droit sacré, vous n'êtes pour elle qu'une usurpatrice, couronnée par la réussite. Aucune paix n'est possible avec cette race. Vous agirez ou vous subirez.

ELISABETH. — Mylord, je connais les mobiles de votre zèle, je sais qu'une haute sagesse parle par votre bouche, mais je hais cette sagesse qui exige du sang. Trouvez un moyen moins brutal. Noble lord de Shrewsbury, donnez-nous votre opinion.

SHREWSBURY. — Vous avez justement loué le zèle du généreux Burleigh. Croyez bien que si je n'ai pas autant d'éloquence que lui, mon cœur n'en est pas moins attaché à votre Majesté. Je souhaite que vous viviez longtemps encore pour la joie de votre peuple et pour la paix du royaume. Puissent-ils seulement acheter leur bonheur au prix de leur réputation !

ELISABETH. — Que Dieu nous préserve de flétrir notre réputation.

SHREWSBURY. — Alors, il faudra trouver d'autres moyens pour sauver le pays. Vous n'avez pas le droit de juger Marie Stuart ; elle n'est pas un de vos sujets.

ELISABETH. — Ainsi mon parlement, le conseil d'état et toutes les cours de justice du royaume se trompent quand ils me reconnaissent ce droit ?

SHREWSBURY. — L'Angleterre n'est pas le monde, votre parlement n'est pas l'assemblée du genre humain. L'opinion penche tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre selon les tendances du moment. Ne dites pas que vous êtes contrainte de vous soumettre à la nécessité ou aux volontés de votre peuple. Quand vous le voudrez, vous pourrez éprouver que vous êtes libre. Faites-en l'expérience. Dites que vous refusez de faire couler le sang, que vous ne souhaitez pas la mort de votre cousine, montrez à ceux qui vous conseillent de la faire disparaître que votre indignation n'est pas feinte, et vous verrez la nécessité s'évanouir. Ce qui est maintenant injuste deviendra juste. Vous seule devez décider. Abandonnez-vous à votre bonté naturelle. Dieu a donné aux femmes un cœur sensible et ceux qui ont fondé ce royaume ont voulu montrer, en leur permettant de régner, que la dureté n'était pas en ce pays la première vertu des souverains.

ELISABETH. — Comte de Shrewsbury. vous êtes un ardent avocat de mon ennemie.

SHREWSBURY. — Elle n'a pas d'avocat ; personne n'ose parler en sa faveur par crainte de s'exposer à votre colère. Je suis vieux, je n'ai pas longtemps à vivre et aucune ambition terrestre ne peut plus m'égarer ; permettez-moi de défendre celle que tous ont abandonnée. Il ne sera pas dit qu'au sein de votre conseil, seuls, la passion et l'égoïsme se seront fait entendre. Tout s'est ligué contre Marie Stuart ; vous-même ne connaissez pas son visage, rien ne peut parler pour elle en votre cœur. Je ne prétends pas justifier ses fautes. On dit qu'elle a fait assassiner son mari, elle a épousé le meurtrier, et c'est un très grand crime. Mais cela s'est passé à une époque sombre et troublée, dans le tumulte angoissant de la guerre civile. Faible et entourée de vassaux exigeants, elle s'est jetée dans les bras du plus audacieux, vaincue par Dieu sait quels sortilèges. Les femmes sont des êtres fragiles.

ELISABETH. — Il y a dans notre sexe des âmes fortes. Je ne veux pas entendre parler en ma présence de la faiblesse des femmes.

SHREWSBURY. — Le malheur a été pour vous une sévère école ; vous n'avez pas connu la vie sous son visage de joie. A Woodstock, dans la nuit de la Tour, le père tout puissant, protecteur de ce royaume, vous a préparée à d'austères tâches. Les flatteurs ne vous cherchaient pas. Très tôt, votre esprit qui n'était pas distrait par les vains bruits du monde, apprit à se recueillir, à descendre en lui-même et à connaître les vraies valeurs. Aucun Dieu n'a protégé la malheureuse Marie. Dès sa plus tendre enfance, on l'a envoyée à la cour de France. Jamais, dans l'ivresse des fêtes, dans la joie et l'insouciance, elle n'a entendu la voix de la vérité. Elle était belle ; elle rayonnait par dessus toutes les femmes et ses charmes aussi bien que sa naissance...

ELISABETH. — Revenez à vous, monsieur de Shrewsbury. Pensez que nous tenons ici conseil. Ces charmes doivent être étrangement puissants pour donner tant d'ardeur à un vieillard. Monsieur de Leicester, vous seul vous taisez. Ce qui rend Shrewsbury si éloquent vous ôte donc la parole ?

LEICESTER. — Je me tais, Majesté, parce que je suis surpris de voir qu'on tente de vous effrayer, et que les ragots colportés par le peuple dans les rues de Londres, parvenant jusqu'au sein du conseil, y préoccupent des hommes d'expérience. Je m'étonne, je l'avoue, de voir que cette reine d'Ecosse maintenant sans royaume, incapable de conserver sa propre couronne, rejetée par ses sujets, bafouée par ses vassaux, devienne brutalement un sujet de terreur. Qu'est-ce donc, grand Dieu, qui la rend si terrible ? Ses prétentions au trône ? Le refus des Guise de vous reconnaître ? Leur opposition peut-elle affaiblir les droits légitimes que vous a donnés votre naissance et que le parlement vous a reconnus ? Marie Stuart n'a-t-elle pas été tacitement évincée par les dernières volontés d'Henri VIII ? L'Angleterre qui vit heureuse dans la foi protestante va-t-elle se jeter dans les bras d'une papiste, et passer d'une souveraine bien-aimée à la meurtrière de Darnley ? Que veulent ces hommes impatients qui vous tourmentent parce que vous n'avez pas d'héritiers, qui s'empressent de vous marier pour sauver du péril l'état et la religion ? N'êtes-vous pas dans toute la force et la beauté de votre jeunesse ? Marie ne s'affaiblit-elle pas chaque jour davantage ? J'en prends Dieu à témoin. Vous vivrez de longues années après elle, sans la précipiter vous-même dans son tombeau.

BURLEIGH. — M. de Leicester n'a pas toujours parlé ainsi.

LEICESTER. — C'est vrai. Au tribunal j'ai joint ma voix aux autres pour voter la mort. Au conseil privé, je tiens un autre langage. Il ne s'agit pas ici de droit, mais d'intérêt. Est-ce le moment de la craindre alors que la France sa seule protectrice, l'abandonne, et que vous allez accorder votre main au fils de son Roi, apportant au pays l'espérance d'une nouvelle dynastie ? Pourquoi la tuer ? Elle n'est plus vivante. Le mépris est la véritable mort. Selon moi, on devrait la laisser sous la menace d'exécution et si quelqu'un prend les armes pour elle, que sa tête tombe.

ELISABETH, *se levant*. — Messieurs, j'ai entendu vos avis et je vous remercie. Avec l'aide de Dieu qui assiste les rois, j'examinerai vos raisons et je déciderai.

Entrent Paulet et Mortimer.

ELISABETH. — Noble seigneur, quelle nouvelle nous apportez-vous ?

PAULET. — Glorieuse Reine, mon neveu qui revient d'un très long voyage se jette à vos pieds et y dépose l'hommage de sa valeureuse jeunesse. Daignez le recevoir avec bonté et permettez-lui d'espérer les bienfaits de votre grâce.

MORTIMER, *s'agenouillant.* — Je souhaite longue vie à votre Majesté. Que la fortune et la gloire couronnent à jamais votre front.

ELISABETH. — Relevez-vous, monsieur, et soyez le bienvenu. Vous avez fait un très long voyage, vous avez parcouru la France et l'Italie et séjourné à Reims, m'a-t-on dit. Vous devez avoir beaucoup appris sur les desseins de nos ennemis.

MORTIMER. — J'ai connu tous les exilés écossais qui préparent à Reims les complots contre l'Angleterre. Je me suis infiltré dans leurs rangs et j'ai tenté de découvrir leurs projets.

PAULET. — On lui a confié un courrier destiné à la reine d'Ecosse qu'il nous a transmis en témoignage de fidèlité.

ELISABETH. — Quels sont les derniers desseins de mes ennemis ?

MORTIMER. — L'annonce de l'alliance avec la France les a frappés comme un coup de tonnerre ; maintenant, ils se tournent vers l'Espagne. Lorsque j'ai quitté Reims, une bulle du Pape contre Votre Majesté venait d'y parvenir.

LEICESTER. — L'Angleterre ne craint plus ces armes.

BURLEIGH. — Elles sont terribles dans les mains des fanatiques.

ELISABETH, *fixant Mortimer.* — On vous a accusé d'avoir abjuré votre foi et fréquenté l'école de Reims.

MORTIMER. — Je l'ai fait croire pour vous servir, Majesté, je l'avoue.

PAULET. — Majesté, voici une lettre que vous envoie la reine d'Ecosse.

La Reine prend la lettre. Pendant qu'elle la lit, Mortimer et Leicester parlent entre eux à voix basse.

BURLEIGH, *à Paulet.* — Que peut contenir cette lettre ? Des plaintes, de vaines plaintes qu'on devrait épargner à Sa Majesté.

PAULET. — Elle ne m'a pas caché le contenu de la lettre. Elle demande la faveur d'une entrevue avec la Reine.

BURLEIGH. — Une entrevue avec la Reine ? Jamais !

TALBOT. — Pourquoi ? Elle ne demande rien d'injuste.

BURLEIGH. — Elle s'est rendue indigne de voir la Reine puisqu'elle a comploté sa mort. Quiconque prétend servir Sa Majesté ne peut lui conseiller d'exaucer cette prière.

TALBOT. — Si Sa Majesté veut accorder cette faveur, vous ne vous opposerez pas au généreux mouvement de sa grâce.

BURLEIGH. — Marie Stuart est condamnée. Le jugement ne pourra pas être exécuté si Sa Majesté l'approche, car la présence royale confère la grâce.

ELISABETH, *après avoir lu la lettre, séchant ses larmes.* — Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la réussite ? Voilà où en est réduite cette reine qui eut de si fières espérances, qui monta sur le plus ancien trône de la chrétienté, et qui croyait déjà réunir trois couronnes sur sa tête. Ah ! elle ne parle plus comme au temps où elle portait les armes d'Angleterre et se faisait appeler par ses courtisans : Reine des deux îles britanniques. Pardonnez-moi, messieurs mais j'ai le cœur déchiré et l'âme accablée de voir la fragilité des choses humaines et la plus atroce des destinées passer si près de ma tête.

TALBOT. — Majesté ! Dieu a touché votre cœur. Abandonnez-vous à ce divin mouvement. Marie a durement expié une lourde faute, mais le temps est venu de mettre un terme à ses souffrances. Tendez la main à celle qui est déchue. Descendez comme une céleste apparition dans la nuit de son cachot.

BURLEIGH. — Soyez ferme, Majesté. Ne permettez pas qu'un louable sentiment d'humanité vous égare. Ne vous ôtez pas vous-même la liberté d'agir selon la nécessité. Vous ne pouvez pas gracier, ni sauver Marie Stuart. Faites seulement qu'on ne vous reproche pas de vous être cruellement repue, au milieu de votre triomphe, du spectacle de votre victime.

LEICESTER. — Messieurs, n'outrepassons pas nos fonctions. Sa Majesté a beaucoup de sagesse ; elle saura prendre seule le meilleur parti. L'entrevue des Reines n'a rien de commun avec la marche de la justice. La loi anglaise et non la volonté royale a condamné Marie. Elisabeth a l'âme assez grande pour s'abandonner au penchant de son cœur.

ELISABETH. — Nous trouverons les moyens de concilier comme il convient les exigences de la clémence et celles de la nécessité. Vous pouvez vous retirer. *(Les lords sortent. Elle rappelle Mortimer.)* Seigneur Mortimer, j'ai à vous parler. *(Après l'avoir fixé quelques instants :)* Vous avez fait preuve d'une grande audace et d'une maîtrise de soi rare à votre âge. Celui qui, si jeune encore, a exercé l'art difficile de la dissimulation, abrège son temps d'épreuve. Le destin vous engage sur une grande voie, je vous le prédis, et pour votre bonheur, je puis moi-même accomplir mon oracle.

MORTIMER. — Majesté, vous n'avez qu'à commander. Ce que je sais et ce que je peux vous appartiennent.

ELISABETH. — Vous avez appris à connaître les ennemis de l'Angleterre. Leur haine pour moi est implacable, leurs projets sanglants sans cesse renouvelés. Jusqu'à ce jour, la toute puissance de Dieu m'a protégée ; cependant ma couronne ne sera jamais assurée tant que Marie Stuart vivra, tant quelle sera pour ses fanatiques un prétexte et un espoir.

MORTIMER. — Elle mourra quand vous ordonnerez qu'elle meure...

ELISABETH. — Hélas, seigneur ! J'avais cru toucher au but, mais je ne suis pas plus avancée qu'au commencement. Je voulais laisser agir les lois et garder les mains pures. Le jugement est prononcé. Qu'y ai-je gagné ? Il doit être exécuté, Mortimer, et c'est moi qui ordonne cette exécution. Je suis tenue d'en répondre et je ne peux pas sauver les apparences.

MORTIMER. — Pourquoi vous en soucier puisque votre cause est juste.

ELISABETH. — Je ne convaincrai personne de mon droit, je dois donc veiller à ce que ma participation à cette mort reste incertaine. De tels actes n'ont d'autres protection que le secret. La pire des actions est celle qu'on avoue.

MORTIMER. — Le mieux serait alors...

ELISABETH. — Oui, ce serait le mieux. Mon bon ange parle par votre bouche. Achevez, seigneur ; vous avez pénétré le fond de ma pensée. Vous ne ressemblez pas à votre oncle.

MORTIMER. — Vous lui avez découvert votre désir ?

ELISABETH. — Je regrette de l'avoir fait.

MORTIMER. — Pardonnez-lui. L'âge l'a rendu hésitant. De telles audaces exigent l'impétuosité de la jeunesse.

ELISABETH. — Puis-je vous demander ?...

MORTIMER. — Je vous prête mon bras ; vous préserverez votre nom.

ELISABETH. — Ah, seigneur ! Si vous me réveillez un jour en m'apportant cette nouvelle : « Marie Stuart, votre implacable ennemie, est morte cette nuit... » !

MORTIMER. — Comptez sur moi, Majesté.

ELISABETH. — Adieu, seigneur. Ne vous étonnez pas si ma reconnaissance ne se manifeste pas au grand jour. Le silence est le dieu des hommes heureux. Les liens les plus solides et les plus doux sont ceux du secret.

Elle sort.

MORTIMER, *seul.* — Ai-je un visage d'assassin ? A-t-elle lu sur mon front l'habitude du crime ? Qu'elle se repose sur mon bras ! Qu'elle se donne aux yeux du monde les pieuses apparences de la bonté ! Nous gagnerons du temps. Elle me montre de loin une précieuse récompense ! Quand elle serait elle-même avec ses faveurs, cette récompense ! Qui es-tu donc malheureuse ? Que peux-tu donner ? Le bien le plus précieux qui puisse embellir la vie, deux cœurs qui s'abandonnent l'un à l'autre dans le ravissement, tu ne l'as jamais connu ; jamais tu n'as rendu un homme heureux par ton amour... Je dois attendre Leicester pour lui remettre la lettre. Je n'ai guère confiance en lui. Moi seul peut sauver Marie Stuart : j'en aurai le péril, la gloire et la récompense.

Il va pour sortir et rencontre Paulet.

PAULET, *entrant.* — Que t'a dit la Reine ?

MORTIMER. — Rien seigneur, rien d'important.

PAULET. — Ecoute, Mortimer, tu t'engages sur un terrain dangereux. La jeunesse aime les honneurs et la faveur des souverains a beaucoup de pouvoir sur elle. Ne te laisse pas égarer par l'ambition.

MORTIMER. — C'est vous-même qui m'avez amené à la cour.

PAULET. — Je le regrette. Ce n'est pas à la cour que notre maison a gagné ses titres d'honneur. Ne paie pas trop cher la faveur de la Reine.

MORTIMER. — Pourquoi me parlez-vous ainsi ?

PAULET. — Ne te fie pas à ses paroles flatteuses, ni à ses promesses. Si tu lui obéis, elle les reniera et pour sauver sa réputation elle vengera elle-même le meurtre qu'elle aura ordonné.

MORTIMER. — Le meurtre ?

PAULET. — Ne cherche pas à me tromper. Je sais ce que la Reine t'a proposé ; elle espère que tu seras plus complaisant que moi, parce que tu es jeune et que tu aimes les honneurs. Que lui as-tu répondu ?

MORTIMER. — Mon oncle...

PAULET. — Si tu as fait cela...

LEICESTER, *qui entre.* — Seigneur ! Permettez-moi de dire quelques mots à votre neveu. Sa Majesté est très favorablement disposée à son égard et demande qu'on lui confie sans restrictions la personne de Marie Stuart. Elle se fie à sa fidélité.

PAULET. — Elle se fie... C'est bien.

LEICESTER. — Que dites-vous, seigneur ?

PAULET. — Sa Majesté se fie à lui ; et moi, je me fie à moi et à ce que je vois.

Il sort.

LEICESTER. — Que s'est-il passé ?

MORTIMER. — Je ne sais pas. La confiance inattendue que la Reine m'accorde...

LEICESTER. — Méritez-vous cette confiance ?

MORTIMER. — Je vous pose la même question, monsieur de Leicester ?

LEICESTER. — Vous aviez quelque chose à me dire en secret.

MORTIMER. — Assurez-moi d'abord que je puis oser le faire.

LEICESTER. — Qui me répond de vous ? Ne vous offensez pas de ma suspicion. Vous montrez ici deux visages. L'un d'eux est faux ; comment puis-je savoir quel est le véritable ?

MORTIMER. — Je puis en dire autant, monsieur de Leicester.

LEICESTER. — Qui donnera le premier des preuves de sa confiance ?

MORTIMER. — Celui qui risque le moins.

LEICESTER. — C'est vous.

MORTIMER. — Non, c'est vous. Vous êtes puissant, vous occupez une fonction importante. Votre témoignage peut me perdre, le mien ne peut rien contre votre rang, ni contre votre faveur.

LEICESTER. — Vous vous trompez. Sur ce point délicat, je vous l'avoue pour prouver ma bonne foi, je suis l'homme le plus faible de la cour et un témoignage pourrait me perdre.

MORTIMER. — Si le tout puissant Leicester s'abaisse jusqu'à me faire un tel aveu... *(Lui*

tendant la lettre :) La reine d'Ecosse vous envoie cette lettre.

LEICESTER, *il sursaute et saisit violemment la lettre.* — Parlez plus bas. Seigneur Mortimer, connaissez-vous le contenu de cette lettre ?

MORTIMER. — Je ne sais rien.

LEICESTER. — Elle vous a certainement confié...

MORTIMER. — Elle ne m'a rien confié. Elle m'a dit que vous éclairciriez ce mystère. Car c'est pour moi un mystère, que le comte de Leicester, favori d'Elisabeth, ennemi déclaré de Marie Stuart et l'un de ses juges, soit l'homme de qui elle attende la délivrance.

LEICESTER. — Expliquez-moi d'abord d'où vient que vous ayez pris son parti avec tant de flamme et comment vous avez gagné sa confiance.

MORTIMER. — C'est très simple. J'ai adjuré ma foi à Rome et je suis l'allié des Guise. Un message de l'archevêque de Reims m'a servi de lettre de créance auprès de la reine d'Ecosse.

LEICESTER. — J'ai entendu parler de votre abjuration. C'est elle qui m'a poussé à vous faire confiance. Serrez-moi la main et pardonnez-moi mes soupçons. Je ne prends jamais assez de précautions. Walsingham et Burleigh me haïssent et me tendent des pièges. Vous auriez pu être l'instrument destiné à me faire tomber dans leurs filets.

MORTIMER. — Qui pourrait croire que dans cette cour un si grand seigneur marche à si petits pas.

LEICESTER. — Je me jette avec joie dans les bras d'un ami fidèle auprès de qui je puis enfin m'affranchir d'une longue contrainte. Vous vous étonnez que mon cœur ait si vite changé à l'égard de Marie Stuart. En vérité, je ne l'ai jamais haïe ; la nécessité a fait de moi son adversaire. Il y a de nombreuses années, quand l'éclat de sa grandeur l'entourait encore, avant qu'elle épouse Darnley, elle m'avais été destinée. Je l'avais repoussée avec beaucoup de dédain ; maintenant qu'elle est en prison, aux portes de la mort, je veux l'obtenir au péril de ma vie.

MORTIMER. — C'est ce qu'on appelle agir avec générosité.

LEICESTER. — Les circonstances ont changé, seigneur. L'ambition me rendait insensible à la beauté et à la jeunesse. A ce moment-là, je trouvais Marie indigne de moi ; j'espérai conquérir la reine d'Angleterre.

MORTIMER. — Chacun sait qu'elle avait pour vous des préférences.

LEICESTER. — Cela semblait ainsi. Et maintenant, après dix ans d'une cour assidue, de contrainte détestée... Ah, seigneur, mon cœur déborde, il faut que je me délivre de ce long dépit. On me croit heureux ! Si l'on savait ce que sont les chaînes qu'on m'envie ! Pendant dix années amères, je me suis sacrifié à la vanité de la Reine, je me suis soumis à tous ses caprices de sultane avec l'humilité d'un esclave, j'ai été le jouet de ses désirs les plus fantasques, tantôt choyé, tantôt cruellement repoussé, également tourmenté par ses faveurs et par ses duretés, captif de sa jalousie tyrannique, interrogé comme un enfant, insulté comme un valet... La langue n'a pas de mots pour un tel enfer !

MORTIMER. — Je vous plains, comte.

LEICESTER. — Arrivé au but, je suis frustré du prix de mes sacrifices. Un jeune et fringant époux me fait perdre mes droits. Il me faut descendre de cette scène où j'ai longtemps joué le premier rôle. Le nouveau venu menace de m'enlever la faveur en même temps que la main de la Reine. Elle est femme et il est séduisant.

MORTIMER. — Fils de Catherine, il a appris à bonne école l'art de la flatterie.

LEICESTER. — Ainsi s'effondrent mes espérances. Je cherche dans ce naufrage une terre de salut et mes yeux se tournent vers Marie. Son image s'est représentée à moi dans tout l'éclat de ses charmes ; la jeunesse et la beauté ont repris tous leurs droits. C'est le cœur et non plus l'ambition qui juge et je comprends quel trésor j'ai perdu. J'aperçois avec horreur la profonde misère où elle est tombée par ma faute ; l'espoir de la sauver et de l'obtenir s'éveille en moi. J'ai le bonheur, grâce à vous, de pouvoir lui faire connaître le changement de mon cœur ; dans cette lettre que vous m'avez transmise, elle m'assure de son pardon et me promets sa main si je parviens à la délivrer.

MORTIMER. — Vous n'avez pourtant rien fait pour la sauver. Vous l'avez laissé condamner, vous avez voté sa mort. Il a fallu un miracle, il a fallu que le ciel, en m'éclairant de ses lumières, fasse du neveu de son geôlier son sauveur, sinon elle n'aurait même pas pu trouver le chemin pour parvenir jusqu'à vous.

LEICESTER. — Hélas ! j'en ai éprouvé assez de tourments. Vers le même temps, Marie a quitté le château de Talbot pour Fotheringhay où on l'a confiée à la surveillance rigoureuse de votre oncle. Tous les chemins vers elle m'étaient fermés ; il m'a fallu continuer de la condamner aux yeux du monde. Mais ne croyez pas que je l'aurais passivement laissé exécuter. Non, j'espérais et j'espère encore empêcher l'irrémédiable jusqu'à ce que je trouve un moyen de la délivrer.

MORTIMER. — Il est trouvé, comte. Votre généreuse confiance mérite que j'y réponde. Je veux délivrer Marie Stuart, c'est pour cela que je suis ici. Les dispositions sont déjà prises. Votre aide puissante nous assurera le succès.

LEICESTER. — Que dites-vous ? Vous voulez...

MORTIMER. — Je veux l'arracher par la force à son cachot. J'ai des amis. Tout est prêt.

LEICESTER. — Vous avez des complices ! Ah malheureux ! Dans quelle aventure m'entraînez-vous ! Ils savent notre secret ?

MORTIMER. — N'ayez aucune crainte. Le plan a été conçu sans vous. Il aurait été exécuté sans vous.

LEICESTER. — Ainsi, vous pouvez m'assurer

que mon nom n'a pas été prononcé dans la préparation du complot ?

MORTIMER. — Je vous l'assure. Vous êtes bien hésitant, comte. Vous voulez sauver et gagner Marie Stuart, vous trouvez des amis, les moyens vous tombent du ciel, et pourtant vous montrez plus d'embarras que de joie.

LEICESTER. — On n'obtiendra rien par la force. Cette entreprise est trop dangereuse.

MONTIMER. — Retarder est aussi dangereux.

LEICESTER. — On ne peut pas tenter cela.

MORTIMER. — Vous ne le pouvez pas, vous qui voulez gagner Marie. Nous ne voulons que la sauver, mais nous sommes moins hésitants.

LEICESTER. — Vous êtes jeune, vous allez trop vite dans une entreprise aussi délicate et périlleuse.

MORTIMER. — Vous êtes bien prudent dans une pareille affaire d'honneur.

LEICESTER. — Je vois les filets qui nous sont tendus de toute part.

MORTIMER. — Je me sens le courage de les déchirer tous.

LEICESTER. — Ce courage est de la témérité, de la démence.

MORTIMER. — Votre prudence n'est pas du courage.

LEICESTER. — Etes-vous tenté de finir comme Babington ?

MORTIMER. — Vous ne l'êtes pas, vous, d'imiter le généreux exemple de Norfolk ?

LEICESTER. — Norfolk n'a pas pu épouser sa fiancée.

MORTIMER. — Mais il a prouvé qu'il en était digne.

LEICESTER. — En nous perdant, nous l'entraînons avec nous.

MORTIMER. — En nous épargnant, nous ne la sauverons pas.

LEICESTER. — Par votre violence aveugle et votre impatience vous allez compromettre ce qui était en si bonne voie.

MORTIMER. — Une voie que vous aviez sans doute tracée ! Qu'avez-vous fait pour sauver Marie ? Si je l'avais assassinée comme me l'a ordonné la Reine, dites-moi ce que vous auriez pu tenter ?

LEICESTER. — La Reine vous a donné cet ordre ?

MORTIMER. — Elle s'est trompé sur mon compte comme Marie se trompe sur le vôtre.

LEICESTER. — Et vous avez accepté ?

MORTIMER. — Afin qu'elle n'achète pas d'autres mains, j'ai offert les miennes.

LEICESTER. — Vous avez bien fait. Elle se repose sur votre crime, la condamnation à mort ne sera pas exécutée et nous gagnerons du temps.

MORTIMER. — Nous perdrons du temps.

LEICESTER. — Elle compte sur vous ; elle hésitera d'autant moins à se donner aux yeux du monde des airs de clémence. Peut-être pourrai-je la persuader d'accepter une entrevue avec son ennemie et ceci lui liera les mains. Burleigh a raison. Le jugement ne pourra plus être exécuté quand elle aura vue Marie. Je vais essayer de tout mettre en œuvre pour...

MORTIMER. — Qu'obtiendrez-vous ainsi ? Si je déçois les espérances d'Elisabeth, si Marie continue de vivre, tout ne sera-t-il pas comme auparavant ? On ne la libèrera jamais. L'emprisonnement perpétuel est le sort le plus doux qu'on puisse lui réserver. Il faudra que vous en arriviez à un coup de force. Pourquoi ne pas commencer tout de suite par là ? Vous avez la puissance, vous pouvez lever une armée avec vos vassaux. Marie a encore beaucoup d'amis. Ils attendent seulement qu'un lord puissant donne l'exemple. Ne vous cachez plus. Agissez au grand jour. Défendez Marie comme un chevalier, menez pour elle un généreux combat. Vous vous assurerez de la personne d'Elisabeth quand vous le voudrez. Attirez-la dans un de vos châteaux ; elle vous y a souvent suivi. Là vous lui parlerez en homme, en maître et vous la retiendrez prisonnière jusqu'à ce qu'elle ait rendu sa liberté à Marie Stuart.

LEICESTER. — Vous m'épouvantez. Jusqu'où le délire vous pousse-t-il ? Vous ne connaissez pas cette cour. L'empire de cette femme a enchaîné les esprits. L'ardeur héroïque qui animait jadis ce pays a disparu. Tout est soumis aux décrets d'une femme et le ressort de toute audace est détendu.

MORTIMER. — Vais-je repartir sans rien d'autre que des mots de consolation.

LEICESTER. — Portez-lui le serment de mon éternel amour.

MORTIMER. — Portez-le vous-même. Je me suis offert comme instrument de sa délivrance, mais pas comme messager de votre amour.

Il sort.

ELISABETH, *entrant.* — Qui vient de vous quitter ? J'ai entendu parler.

LEICESTER. — C'était Mortimer.

ELISABETH. — Qu'avez-vous ? Vous êtes tout troublé.

LEICESTER. — C'est de vous voir, Majesté. Jamais vous n'avez été si charmante et je reste ébloui de tant de beauté. Hélas !...

ELISABETH. — Pourquoi soupirez-vous ?

LEICESTER. — N'ai-je pas quelques raisons ? Votre beauté ne fait qu'augmenter ma douleur puisque je suis menacé de perdre...

ELISABETH. — Que pouvez-vous perdre ?

LEICESTER. — Votre cœur, votre aimable personne. Vous serez bientôt comblée de bonheur dans les bras d'un jeune et ardent époux et vous vous donnerez à lui sans partage. Il est de sang royal, moi je ne le suis pas. Et pourtant, il n'existe pas dans le monde entier un homme qui vous porte une plus grande adoration que moi. Le duc d'Anjou ne vous a jamais vue, il ne peut qu'aimer votre éclat et votre gloire. Moi, c'est vous que j'aime. Si vous étiez la plus pauvre bergère et que je sois le plus grand prince du monde, je descendrais jusqu'à vous et je déposerais ma couronne à vos pieds.

ELISABETH. — Plaignez-moi, Dudley, mais ne me blâmez pas. Vous savez bien que je n'ai pas

le droit de consulter mon cœur. Comme j'envie les autres femmes qui peuvent faire accéder à leur rang l'homme qu'elles aiment. Je ne connaîtrai pas le bonheur de couronner celui qui m'est cher entre tous. Marie Stuart, elle, s'est donnée selon son cœur ! Elle s'est tout permis ; elle a vidé la coupe de toutes les joies. Elle ne s'est pas souciée de l'opinion ; il lui était facile de vivre ; elle n'a jamais accepté le joug auquel je me suis soumise. J'aurais pu, moi aussi prétendre aux joies de la vie, mais j'ai placé plus haut les tâches du pouvoir. Cependant elle a gagné la faveur de tous parce qu'elle s'est seulement préoccupé d'être femme. Jeunes, vieux, soupirent après elle. Les hommes sont ainsi faits. La frivolité les attire et ils n'aiment guère ce qu'ils doivent honorer. Talbot lui-même ne retrouvait-il pas sa jeunesse lorsqu'il parlait de ses charmes ?

LEICESTER. — Pardonnez-lui. Il a été son gardien. Elle a su le séduire par ses ruses et ses flatteries.

ELISABETH. — Est-ce donc vrai qu'elle est si belle ? J'entends si souvent vanter cette tête que j'aimerais savoir ce qu'il faut croire. Les portraits flattent ; les descriptions mentent ; je ne pourrais me fier qu'à mes propres yeux. Pourquoi me regardez-vous de cet air étrange ?

LEICESTER. — Je vous imaginais en face de Marie au cours d'une entrevue secrète et je pensais, je ne vous le cache pas, à la joie que j'en éprouverais. Alors, je le crois, vous connaîtriez une grande victoire. Elle mériterait l'humiliation de se sentir dominée et de voir (car elle le verrait, l'envie rend clairvoyant) à quel point vous la surpassez en beauté, comme en toutes choses.

ELISABETH. — Elle est plus jeune que moi.

LEICESTER. — Plus jeune ! On ne le croirait pas. Les malheurs l'ont fait vieillir avant l'âge. Ce qui rendrait plus amère encore son humiliation, serait de vous voir fiancée au roi de France, marchant vers le bonheur, alors qu'elle a épuisé toutes ses espérances, alors que si souvent elle a tiré vanité de son mariage français et qu'aujourd'hui encore, elle implore l'aide de ce pays.

ELISABETH. — On me tourmente, on insiste pour que je la voie.

LEICESTER. — Elle le demande comme une faveur. Accordez-le-lui comme un châtiment. Vous pouvez la faire monter sur l'échafaud, vous la mortifierez moins qu'en la rendant jalouse de votre beauté et de votre gloire. Vous n'avez jamais été mieux préparée pour une victoire. Lorsque vous êtes entrée dans cette chambre, vous m'avez ébloui comme une radieuse apparition. Si vous entriez maintenant, maintenant comme vous êtes, dans son cachot, vous ne pourriez trouver de meilleur moment...

ELISABETH. — Maintenant ? Non. Non, pas maintenant, Leicester. Il faut que j'y réfléchisse et qu'avec Burleigh...

LEICESTER. — Burleigh ! Il ne pense qu'à votre intérêt politique. Votre âme de femme a aussi ses droits. C'est vous qui devez trancher cette question, pas un homme d'Etat. Vous devez voir Marie pour gagner l'opinion publique par un acte de générosité, quitte à vous débarrasser d'elle ensuite de quelque manière.

ELISABETH. — Il ne siérait pas à ma personne royale de voir ma cousine dans le dénûment. Le spectacle de sa détresse paraîtrait un reproche à mon égard.

LEICESTER. — Vous n'êtes pas tenue de franchir le seuil de sa prison. Voici ce que je vous propose. C'est aujourd'hui le jour de la grande chasse, elle passe près de Fotheringhay. Marie Stuart peut se trouver dans le parc. Vous arriverez par hasard, rien n'aura l'air d'être préparé et s'il vous répugne de lui adresser la parole, vous...

ELISABETH. — Si je fais une folie, ce sera la vôtre, Leicester. Je ne puis rien vous refuser, car de tous mes sujets, c'est à vous qu'aujourd'hui j'ai fait le plus de mal. Quand ce ne serait qu'un caprice de votre part, l'amour ne se manifeste-t-il pas en accordant par pure faveur ce qu'il ne peut justifier ?

RIDEAU

ACTE III

Un parc. Marie apparaît en courant derrière les arbres. Kennedy la suit lentement.

KENNEDY. — Vous allez vraiment comme si vous aviez des ailes. Je ne peux pas vous suivre ; attendez-moi.

MARIE. — Laisse-moi profiter de ma liberté. Laisse-moi redevenir enfant et redeviens-le avec moi. Ai-je bien quitté ma sombre prison ? Je ne peux pas le croire. Laisse-moi respirer à longs traits cet air pur, et courir et danser dans l'herbe.

KENNEDY. — Ah ! Madame, votre cachot n'est guère agrandi. Vous ne voyez plus les murs qui vous retiennent prisonnière parce que les arbres nous les dissimulent. Sinon...

MARIE. — Je dis merci, merci à ces arbres qui me cachent les murs de ma prison. Je veux rêver que je suis libre. Pourquoi essaies-tu de m'arracher à cette douce illusion ? Le ciel

m'entoure de toutes parts. Mes regards s'élancent librement dans l'espace. Là-bas, vers ces montagnes couronnées de brume, s'étend mon royaume et ces nuages poussés par le vent du nord vont vers la France. Nuages rapides, voiliers du ciel, je voudrais partir et naviguer avec vous. Saluez pour moi le doux pays de ma jeunesse. Je suis prisonnière, chargée de chaînes ; vous êtes mes seuls messagers, vous qui suivez librement votre chemin sans vous soucier de la volonté des rois.

KENNEDY. — Ah ! Madame, vous ne vous possédez plus. La liberté égare votre esprit.

MARIE. — Regarde là-bas. Un pêcheur ramène sa barque vers la rive. Ce misérable canot pourrait me sauver et me conduirait bien vite dans une ville amie. Il permet à peine à cet homme de vivre. Je le chargerais de trésors ; ce serait une prise comme il n'en a jamais connue.

KENNEDY. — Hélas ! Vos vœux sont inutiles. Ne voyez-vous pas que nos gardiens nous surveillent de loin. Des ordres écartent de notre chemin toute créature compatissante.

MARIE. — Non, ma chère Jeanne. Crois ce que je te dis ; on n'a pas ouvert sans raison les portes de mon cachot. Cette première faveur m'en annonce de plus grandes. Je ne me trompe pas. Je la dois à l'amour. Je reconnais la puissante main de Leicester. On agrandira peu à peu ma prison jusqu'à ce que j'y aperçoive enfin le visage de celui qui me délivrera pour toujours.

KENNEDY. — Je ne peux pas m'expliquer ce qui arrive. Hier, on vous annonçait votre condamnation, aujourd'hui on vous rend brusquement la liberté.

MARIE. — Entends-tu les cors de chasse ? Entends-tu leurs puissants appels qui résonnent dans les champs et les bois. Ah ! comme j'aimerais m'élancer sur un cheval impétueux et me joindre au joyeux cortège. Comme j'aimerais écouter cette voix familière, souvenir apaisant et douloureux, que j'entendis si souvent, quand nous traversions à cheval les landes des hauts plateaux !

PAULET, *entrant*. — Eh bien ! Madame, ai-je enfin agi selon vos désirs ? Ai-je cette fois mérité vos remerciements ?

MARIE. — Comment ? C'est à vous, seigneur, que je dois ces faveurs ? A vous ?

PAULET. — Pourquoi ne serait-ce pas à moi ? Je suis allé à la cour et j'ai transmis votre lettre.

MARIE. — Vous l'avez transmise ? Vous avez fait cela ? Et la liberté dont je jouis maintenant est un effet de cette lettre ?...

PAULET. — Ce ne sera pas le seul. Préparez-vous à de plus grands encore.

MARIE. — De plus grands, seigneur ? Que voulez-vous dire ?

PAULET. — Vous avez entendu sonner les cors ?

MARIE. — Vous m'effrayez.

PAULET. — La Reine chasse dans cette contrée.

MARIE. — Que dites-vous ?

PAULET. — Dans quelques instants, elle sera devant vous. N'êtes-vous pas satisfaite ? Votre prière a été exaucée plus tôt que vous ne le pensiez.

MARIE. — Pourquoi ne m'a-t-on pas avertie ? Je ne suis pas préparée à cette entrevue. Ce que je me représentais comme la plus haute faveur me terrifie maintenant. Viens, Jeanne, rentrons.

PAULET. — Restez. C'est ici que vous devez attendre la Reine. Vous avez peur de paraître devant votre juge ?

Entre le comte de Shrewsbury.

MARIE. — Non, je n'ai pas peur. Ah ! noble comte de Shrewsbury, c'est le ciel qui vous envoie. Je ne pourrai pas la regarder. Sauvez moi, sauvez-moi de son odieuse présence.

SHREWSBURY. — Soyez plus calme. Ressaisissez-vous. L'heure décisive est venue.

MARIE. — Je l'ai attendue pendant des années ; je m'y suis préparée ; j'ai répété, j'ai inscrit dans ma mémoire tout ce que je devrais dire pour la toucher, pour la fléchir. Et brusquement, j'ai tout oublié ; tout s'est effacé, plus rien ne vit en moi que le sentiment brûlant de mes souffrances. Mon cœur est possédé d'une mortelle haine, toutes mes bonnes intentions s'enfuient et je suis la proie des esprits infernaux.

SHREWSBURY. — Reprenez de l'empire sur votre violence, dominez l'amertume de votre cœur. La haine dressée contre la haine n'amène rien de profitable. Malgré votre profonde répugnance, obéissez aux nécessités de l'heure. Elle est la plus forte. Montrez plus d'humilité.

MARIE. — Devant elle, je ne le pourrai jamais.

SHREWSBURY. — Faites-le cependant. Parlez-lui avec déférence et calmement. Appelez-en à sa générosité, ne la bravez pas, pas maintenant; n'arguez pas de votre droit ; ce n'est pas l'heure.

MARIE. — Hélas ! j'ai imploré ma perte et pour mon malheur on a exaucé ma prière. Nous n'aurions jamais dû nous rencontrer, jamais !

SHREWSBURY. — Attendez de voir son visage. La lecture de votre lettre l'avait bouleversée, ses yeux s'étaient remplis de larmes. Elle n'est pas insensible, accordez lui vous-même plus de confiance. J'ai pris les devants pour vous préparer à cette rencontre, pour soutenir votre courage.

MARIE, *lui prenant la main*. — Talbot, vous avez toujours été mon ami. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je reste sous votre garde bienveillante ? On m'a très durement traitée, Shrewsbury.

SHREWSBURY. — Oubliez tout maintenant.

MARIE. — Burleigh est-il avec elle ?

SHREWSBURY. — Personne ne l'accompagne, que le comte de Leicester.

MARIE. — Leicester ?

SHREWSBURY. — Ne craignez rien. Il ne souhaite pas votre mort. C'est grâce à lui que la Reine a accepté de vous rencontrer.

MARIE. — Ah ! je le savais bien !

SHREWSBURY. — Que dites-vous ?
PAULET. — Voici la Reine.

Tous se rangent de côté. Marie reste seule appuyée sur Kennedy. Entrent Elisabeth, le comte de Leicester et leur suite.

ELISABETH, *à Leicester.* — Comment s'appelle cette résidence ?

LEICESTER. — Le château de Fotheringhay.

ELISABETH, *à Shrewsbury.* — Que la chasse nous précède sur la route de Londres. On se porte avec trop d'empressement sur notre passage. Nous chercherons un abri dans ce parc. *(Talbot éloigne la suite. Elle regarde Marie dans les yeux, puis s'adressant à Leicester :)* Mon bon peuple m'aime trop. Les marques de sa joie sont excessives et tiennent de l'idolâtrie. Ce sont les dieux qu'on honore ainsi.

MARIE, *qui est restée appuyée sur sa nourrice, à demi évanouie.* — Cette femme n'a pas de cœur.

ELISABETH. — Qui est cette dame ?

Silence général.

LEICESTER. — Vous êtes à Fotheringhay, Majesté.

ELISABETH, *paraissant surprise et jetant sur Leicester un regard menaçant.* — Qui est responsable de cela ? Lord Leicester !

LEICESTER. — Majesté, puisque le ciel a conduit vos pas jusqu'ici, laissez parler votre générosité.

SHREWSBURY. — Laissez-vous fléchir, Majesté,

Marie se redresse et veut avancer vers Elisabeth, mais elle s'arrête à mi-chemin; ses gestes expriment la plus violente agitation.

ELISABETH. — Comment, messieurs ? Qui donc m'avait parlé d'une femme abattue ? Je trouve ici une orgueilleuse aucunement assagie par ses malheurs.

MARIE. — Eh bien, soit ! Je veux encore me soumettre à cette épreuve. Je veux oublier qui je suis et ce que j'ai souffert. *(Elle se tourne vers la Reine :)* Ma sœur, le ciel a prononcé en votre faveur. Vous êtes couronnée par la victoire. Je me prosterne devant le Dieu qui vous a placée si haut. *(Elle se jette à genoux.)* Mais vous aussi, soyez généreuse. Ne m'abandonnez pas à ma misère. Tendez-moi votre main royale pour me relever de l'abaissement où je suis tombée.

ELISABETH, *reculant.* — Vous êtes à votre place, madame. Et je remercie mon Dieu de n'avoir pas permis que je sois un jour prosternée à vos pieds, comme vous l'êtes maintenant aux miens.

MARIE, *avec une émotion croissante.* — Pensez à l'instabilité des entreprises humaines ! Il y a des dieux qui punissent l'orgueil. Craignez et respectez-les. Ce sont eux qui m'ont précipitée à vos pieds. Devant les étrangers qui vous entourent, honorez-vous vous-même en moi. Ne profanez pas le sang des Tudor qui coule dans mes veines comme dans les vôtres. Oh, ne restez pas ainsi semblable à un rocher abrupt qu'un malheureux naufragé tente en vain de saisir. Ma vie, mon destin dépendent du pouvoir de mes paroles et de mes larmes. N'opprimez pas mon cœur, laissez-lui la force de toucher le vôtre. Votre regard glacé le paralyse et le terrifie.

ELISABETH, *froide et dure.* — Qu'avez-vous à me dire, madame ? Vous avez demandé à me parler. Je veux oublier que je suis Reine et que vous m'avez gravement outragée, pour remplir ici le pieux devoir d'une sœur. Je vous accorde la consolation de ma présence. Je suis l'impulsion de ma générosité, je m'expose au blâme justifié de m'être abaissée à ce point.

MARIE. — Comment dois-je commencer ? Comment trouver les mots qui vous toucheront le cœur sans vous offenser ? O Dieu, donne à mes paroles la force de convaincre et empêche-les de faire aucune blessure. Hélas, je ne peux plus me défendre sans vous accuser, et pourtant je ne le veux pas. Je suis Reine comme vous et vous m'avez gardée prisonnière. Je suis venue dans ce pays implorer votre secours et vous m'avez fait enfermer dans un cachot au mépris des droits sacrés de l'hospitalité. On m'a cruellement séparée de mes amis, de mes serviteurs et vouée à une indigne condition. On m'a traduite devant un tribunal ignominieux. Mais je veux oublier vos cruautés. J'accepte de tout imputer au destin. Vous n'êtes pas coupable ; je ne le suis pas non plus. Un esprit malfaisant est venu de l'enfer allumer la haine dans nos cœurs et nous a divisées depuis notre plus tendre jeunesse. La haine a grandi avec nous ; des hommes mal intentionnés ont attisé cette funeste flamme. C'est le terrible destin des rois d'entraîner les peuples dans leurs discordes et de déchaîner sur eux les furies qui les déchirent. Maintenant, nous nous parlons sans intermédiaire. *(Elle s'approche d'Elisabeth et lui parle sur un ton de confiance et d'amabilité.)* Nous sommes l'une en face de l'autre. Dites-moi en quoi je suis coupable et je suis prête à vous satisfaire. Hélas ! pourquoi n'avez-vous pas consenti à me voir quand je vous le demandais si instamment ? Les choses n'en seraient pas là.

ELISABETH. — N'accusez pas le destin, mais la noirceur de votre cœur, l'ambition effrénée de votre race. Il n'y avait entre nous aucune inimitié quand votre oncle, ce prêtre arrogant et despotique qui étend son insolente main vers toutes les couronnes, m'a déclaré la guerre, vous a inspiré la folie de porter mes armes, de vous approprier mes titres à la royauté et de me combattre jusqu'à la mort. Qui n'a-t-il pas appelé contre moi ? Ici même, dans mon paisible royaume, il a semé la révolte. Mais Dieu est avec moi et votre oncle n'a pas été maître du champ de bataille. Ma tête était l'enjeu de cette entreprise et c'est la vôtre qui tombe.

MARIE. — Je suis dans les mains de Dieu. Vous n'abuserez pas aussi cruellement de votre force.

ELISABETH. — Qui m'en empêchera ? Votre

oncle a montré aux rois du monde entier comment il faisait la paix avec ses ennemis. Je prendrai exemple sur la Saint-Barthélemy. Que sont pour lui le droit, les liens de parenté ? L'Eglise dispense de tous les devoirs, elle consacre le parjure, le régicide ; je mets en pratique ce qu'enseignent vos prêtres. Dites-moi, quel gage me répondrait de vous si, généreusement, je vous délivrais de vos chaînes ? Y a-t-il une garantie de votre fidélité dont Rome ne vous libérerait pas ? La force est la seule sûreté ; avec cette race de serpents, il n'y a pas d'entente possible.

MARIE. — Vous m'avez toujours considérée comme une étrangère et comme une ennemie. C'est un effet de votre caractère inquiet et soupçonneux. Si vous m'aviez reconnue pour votre héritière comme l'exige la justice, j'aurais été pour vous une parente, une amie éternellement reconnaissante.

ELISABETH. — Vous reconnaître pour héritière ? Vous laisser, moi vivante, égarer mon peuple, séduire la jeunesse du royaume par vos ruses et vos intrigues amoureuses et l'attirer vers sa future souveraine, pendant que...

MARIE. — Régnez en paix. Je renonce à tous mes droits sur cette couronne. La grandeur n'a plus d'attraits pour moi. Vous avez atteint votre but. Je ne suis plus que l'ombre de Marie Stuart. Mon courage s'est brisé pendant cette humiliante captivité. Mettez un terme à ce supplice, ma sœur. Je ne veux pas croire que vous soyez venue pour insulter cruellement votre victime. Dites-moi : « Vous êtes libre, Marie. Vous avez éprouvé ma puissance, apprenez maintenant à connaître ma générosité ». Dites-le-moi et je recevrai ma liberté et ma vie comme un présent de votre main. Un mot effacera tout le passé. Ne me le faites pas trop longtemps attendre. Malheur à vous si vous me quittez sans l'avoir prononcé. Car alors, pour rien au monde, je ne voudrais être devant vous comme vous êtes maintenant devant moi.

ELISABETH. — Vous avouez-vous enfin vaincue ? Renoncez-vous à vos intrigues ? Quelque assassinat ne se prépare-t-il pas dans l'ombre ? Un aventurier n'accomplira-t-il plus en votre honneur de tristes prouesses ? Non, ce n'est plus possible. Vous ne séduirez plus personne. Le monde a d'autres préoccupations. Personne n'a envie de devenir votre quatrième époux, car vous tuez aussi bien vos soupirants que vos maris.

MARIE. — Ma sœur ! O Dieu, donne-moi la force de me dominer !

ELISABETH, *regardant Marie avec mépris.* — Voilà donc, Leicester, les charmes qu'aucun homme n'a contemplé sans dommage, auprès desquels aucune femme n'ose se risquer. Vraiment ! Ce renom a été acquis à bon marché ; il ne coûte rien d'être proclamée beauté universelle, sinon d'appartenir à tous.

MARIE. — C'en est trop !

ELISABETH. — Vous montrez maintenant votre vrai visage ; jusqu'à présent, ce n'était que le masque.

MARIE, *saisie d'une violente colère, mais avec beaucoup de hauteur.* — J'ai commis des fautes ; la jeunesse et le pouvoir m'ont égarée, mais je ne les ai jamais cachées, j'ai dédaigné l'hypocrisie et j'ai toujours agi avec la liberté d'une reine. Le monde connaît ce que j'ai fait de plus mal ; je suis meilleure que ma réputation. Malheur à vous ! Le manteau de vertu dont vous recouvrez vos actes et l'ardeur effrénée de vos secrètes passions sera un jour arraché. Vous n'avez pas pu hériter de votre mère le sentiment de l'honneur : tout le monde sait pourquoi Anne de Boleyn est montée sur l'échafaud.

SHREWSBURY, *se précipitant entre des deux reines.* — Dieu du ciel ! Faut-il en arriver-là ! Est-ce la modération, la soumission...

MARIE. — De la modération ! J'ai supporté ce qu'un être humain peut supporter.

SHREWSBURY. — Elle n'est plus elle-même. Pardonnez à sa colère, on l'a cruellement outragée.

Elisabeth, muette de colère, lance sur Marie des regards furieux.

LEICESTER, *qui dans la plus grande agitation, tente d'éloigner Elisabeth.* — Ne l'écoutez pas. Eloignez-vous, éloignez-vous.

MARIE. — Le trône d'Angleterre est déshonoré par une bâtarde, le peuple généreux de ce pays est trompé par une sorcière. Si le droit régnait, vous seriez à mes pieds, dans la poussière, car je suis votre Roi.

Elisabeth sort : les lords la suivent dans la plus grande agitation.

KENNEDY. — Qu'avez-vous fait ? Maintenant tout est fini ; tout espoir a disparu.

MARIE. — Je l'ai mise en fureur. Elle a la mort dans le cœur. *(Se jetant au cou de Kennedy :)* Oh ! Jeanne, comme je suis heureuse ! Enfin, enfin, après des années d'abaissement, de douleur, un instant de vengeance et de triomphe ! Mon cœur est délivré d'un immense fardeau ! j'ai plongé un poignard dans le sein de mon ennemie.

KENNEDY. — Malheureuse ! Vous avez outragé cette femme implacable devant son amant ; elle peut vous foudroyer, elle est reine.

MARIE. — Je l'ai rabaissée devant Leicester. Il a été témoin de ma victoire. Il était là quand je l'ai précipitée du haut de son orgueil ; sa présence me donnait du courage. *(Entre Mortimer.)* O Seigneur !

MORTIMER. — Vous avez vaincu ! Vous l'avez piétinée. Vous étiez la Reine ! Je suis transporté par votre courage et je me prosterne à vos genoux ; vous m'apparaissez en ce moment comme une radieuse divinité.

MARIE. — Vous avez parlé à Leicester ; vous lui avez remis ma lettre et mon portrait ?

MORTIMER, *la regardant avec des yeux brûlants.* — Comme votre royale colère vous enveloppait d'éclat et comme elle transfigurait vos charmes ! Vous êtes la plus belle de toutes les femmes.

MARIE. — Je vous en supplie, seigneur. Apaisez mon inquiétude. Qu'a dit Leicester et que puis-je espérer ?

MORTIMER. — Ne parlons plus de lui. Je veux vous sauver, moi seul.

MARIE. — Hélas ! Que pouvez-vous ?

MORTIMER. — Après cette entrevue et la façon dont la Reine vous a quittée, tout est perdu et tout recours en grâce impossible. Il faut agir maintenant. L'audace doit amener la décision. Vous serez libre avant le jour.

MARIE. — Que dites-vous ? Cette nuit ? Comment est-ce possible ?

MORTIMER. — Voici ce qui est décidé. J'ai rassemblé mes compagnons dans un oratoire secret ; un prêtre nous a entendus en confession et nous a donné l'absolution pour toutes nos fautes passées et à venir. Nous avons reçu les derniers sacrements et nous sommes préparés à mourir. Cette nuit, nous escaladerons les murailles du château. Nous tuerons les gardiens et nous vous ferons sortir de votre cachot.

MARIE. — Et Drury, et Paulet, mes geôliers ? Ils donneront plutôt la dernière goutte de leur sang que de...

MORTIMER. — Ils tomberont les premiers sous nos coups.

MARIE. — Quoi ! Votre oncle !

MORTIER. — Nos crimes sont absous par avance. Je peux commettre le pire et je le veux. Quand je devrais poignarder moi-même la Reine, je le ferais. Je l'ai juré sur le corps de Notre-Seigneur.

MARIE. — Non, Mortimer. Avant que tant de sang soit versé pour moi...

MORTIMER. — Que m'importe la vie. Je ne tiens qu'à vous et à mon amour.

MARIE. — Quel langage, Mortimer, et quels regards !

MORTIMER. — La vie n'est qu'un instant ! La mort n'est qu'un instant ! *(Il s'approche d'elle pour la prendre dans ses bras.)* Peu m'importe si...

MARIE. — Aucun Dieu, aucun ange ne me protègera donc ! Ne suis-je venue au monde que pour exciter la violence ? La haine et l'amour s'unissent-ils pour m'épouvanter ?

MORTIMER. — Je vous aime autant qu'ils vous haïssent.

MARIE. — Seigneur, mes malheurs, mes souffrances, sinon ma royauté, devraient vous êtes sacrés.

MORTIMER. — Vous ne possédez plus rien d'une grandeur terrestre. Essayez de faire entendre votre parole souveraine et vous verrez si un ami, si un sauveur se dresseront. Il ne vous reste que la divine puissance de votre beauté. C'est elle qui me donne la force de tout oser et de tout vaincre. C'est elle qui me pousse vers la mort.

KENNEDY, *accourant.* — On vient. Le jardin est empli d'hommes en armes.

MORTIMER, *saisissant son épée.* — Je vous protégerai.

MARIE. — Jeanne, sauve-moi.

Elle s'enfuit vers la maison, Kennedy la suit. Entrent Paulet et Drury, hors d'eux-mêmes. Leur suite traverse la scène.

PAULET. — Fermez les portes ! Fermez les portes !

MORTIMER. — Qu'y a-t-il, mon oncle ?

PAULET. — La Reine !

MORTIMER. — La Reine ? Quelle Reine ?

PAULET. — La reine d'Angleterre a été assassinée sur la route de Londres.

Il sort en courant.

MORTIMER. — Suis-je fou ? Quelqu'un ne vient-il pas de dire : la Reine est assassinée ?

O'KELLY, *accourant.* — Fuyez, fuyez, monsieur. Tout est perdu !

MORTIMER. — Qu'est-ce qui est perdu ?

O'KELLY. — Savage vient d'agir.

MORTIMER. — Ainsi, c'est donc vrai ?

O'KELLY. — Oui. Oui. Sauvez-vous !

MORTIMER. — Elle est assassinée et Marie monte sur le trône d'Angleterre.

O'KELLY. — Que dites-vous ? Assassinée ! Elle vit, et nous sommes perdus.

MORTIMER. — Elle vit ?

O'KELLY. — Le coup a été manqué. Talbot a désarmé le meurtrier. Venez. On cerne déjà le parc.

MORTIMER. — Qui a commis cet acte insensé ?

O'KELLY. — Un religieux de Toulon. Il était assis dans la chapelle lorsque le moine nous commentait l'anathème du Pape. Il a voulu délivrer l'Eglise et gagner la couronne du martyre. Il n'a confié qu'au prêtre son dessein.

MORTIMER, *après un long silence.* — O Marie, un sort cruel te poursuit. Infortunée, tu vas mourir maintenant ; ton sauveur lui-même a travaillé à ta perte.

O'KELLY. — Où pourrez-vous vous réfugier ? Je vais me cacher dans les forêts du nord.

MORTIMER. — Fuyez et que Dieu protège votre fuite. Je reste. Je veux encore tenter de la sauver.

RIDEAU

ACTE IV

Une antichambre à Westminster.

AUBESPINE. — Comment se porte Sa Majesté ? Messieurs, je suis terrifié par ce qui arrive. Comment un tel attentat a-t-il pu se produire dans les rangs du plus fidèle des peuples ?

LEICESTER. — Ce n'est personne de ce peuple qui l'a commis, mais un sujet de votre roi, un Français.

AUBESPINE. — Sans doute un fou.

LEICESTER. — Un papiste, comte.

Entrent Burleigh et Davison.

BURLEIGH. — Rédigez immédiatement l'ordre d'exécution et revêtez-le du sceau. Qand il sera prêt, vous le porterez à la Reine pour qu'elle le signe. Allez. Il n'y a pas de temps à perdre.

DAVISON. — A vos ordres.

Il sort.

AUBESPINE, *à Burleigh.* — Monsieur, je partage la légitime joie de ce peuple. Loué soit le ciel qui a détourné le coup mortel de la personne de sa Majesté.

BURLEIGH. — Qu'il soit loué d'avoir confondu la perfidie de nos ennemis.

AUBESPINE. — Que Dieu condamne aux peines de l'enfer celui qui a commis cet acte maudit !

BURLEIGH. — Celui qui l'a commis et celui qui l'a inspiré.

AUBESPINE, *à Kent.* — Auriez-vous la bonté, Monsieur le Maréchal, de m'introduire auprès de Sa Majesté, afin que je dépose très humblement à ses pieds les félicitations du Roi mon maître.

BURLEIGH. — Ne prenez pas cette peine, comte.

AUBESPINE. — Lord Burleigh, je connais mes devoirs.

BURLEIGH. — Votre devoir sera de quitter cette île au plus vite.

AUBESPINE. — Que dites-vous ?

BURLEIGH. — L'immunité vous protège encore aujourd'hui, elle ne vous protègera plus demain.

AUBESPINE. — Quel crime ai-je donc commis ?

BURLEIGH. — Si je le nomme, je ne pourrai plus vous le pardonner.

AUBESPINE. — Le droit des ambassadeurs...

BURLEIGH. — Ne protège pas les traîtres.

AUBESPINE. — Songez-vous bien...

BURLEIGH. — On a trouvé sur le meurtrier un passeport rédigé de votre main.

AUBESPINE. — Je signe beaucoup de passeports. Je ne peux pas lire dans le cœur de ceux qui les demandent.

BURLEIGH. — Le meurtrier s'est confessé dans votre maison.

AUBESPINE. — Ma maison est ouverte...

BURLEIGH. — A tous les ennemis de l'Angleterre.

AUBESPINE. — J'exige une enquête.

BURLEIGH. — Redoutez-la.

AUBESPINE. — Vous outragez mon Roi en ma personne. Il rompra l'alliance qu'il a conclue.

BURLEIGH. — La Reine l'a déjà rompue. Il n'y a plus ni alliance, ni mariage. Monsieur de Kent, vous êtes chargé de conduire ce Comte jusqu'au prochain port. Le peuple révolté a pris d'assaut son hôtel où on a trouvé tout un arsenal ; s'il se montre il risque d'être massacré. Cachez-le jusqu'à ce que la fureur s'apaise. Vous répondez de sa vie.

AUBESPINE. — J'accepte de partir. Je quitte ce pays où l'on piétine le droit et où l'on joue avec les traités. Mais mon Roi exigera une réparation sanglante.

BURLEIGH. — Qu'il vienne la chercher.

Aubespine et Kent sortent.

LEICESTER. — Ainsi vous brisez vous-même l'alliance que vous aviez suscitée et soutenue avec tant de vigueur. L'Angleterre ne vous en gardera que peu d'obligations. Vous auriez pu vous épargner cette peine.

BURLEIGH. — Mes intentions étaient bonnes. Dieu en a décidé autrement. Heureux celui qui n'a rien de grave à se reprocher.

LEICESTER. — On connaît le visage que vous prenez lorsque vous pourchassez les crimes d'Etat. C'est maintenant pour vous un heureux temps. Un crime monstrueux a été commis et le secret entoure encore ses auteurs. Un tribunal d'exception va être convoqué. Les mots, les regards seront pesés, les pensées elles-mêmes traduites en jugement. Vous serez alors l'homme tout puissant, l'Atlas de cet Etat, tout l'Angleterre reposera sur vos épaules.

BURLEIGH. — Je reconnais en vous mon maître, monsieur le Comte, car votre éloquence a obtenu une victoire comme je n'ai jamais pu en remporter.

LEICESTER. — Qu'entendez-vous par là ?

BURLEIGH. — C'est bien vous qui avez attiré à mon insu la Reine au château de Fotheringhay.

LEICESTER. — A votre insu ? Quand donc ai-je craint que vous connaissiez mes actes ?

BURLEIGH. — Vous auriez conduit la Reine à Fotheringhay ? Allons donc ! Ce n'est pas vous qui l'avez incitée à s'y rendre, mais elle qui a eu la bonté de vous y conduire, n'est-ce pas ?

LEICESTER. — Que voulez-vous dire ?

BURLEIGH. — Quel noble personnage vous avez fait jouer à la Reine ! Et quel magnifique triomphe vous lui avez préparé ! Voilà la générosité et la modération qui vous avaient brusquement assailli au conseil privé ! Voilà pourquoi cette Stuart était un ennemi si méprisable et si faible qu'il ne fallait pas se tacher de son sang. Un plan extrêmement fin et subtil. Si fin que la pointe s'en est brisée. Dommage !

LEICESTER. — Vous tenez d'indignes propos. Suivez-moi immédiatement auprès de la Reine. Vous en répondrez devant elle.

BURLEIGH. — Vous m'y trouverez. Et faites-en sorte, là-bas, monsieur le Comte, que votre éloquence vous vienne en aide.

Il sort.

LEICESTER, *seul.* — Je suis découvert. Malheur à moi s'il possède des preuves ! Je vais être accablé et mon insistance pour conduire la Reine à Fotheringhay va paraître une perfidie. Elle m'accusera de l'avoir livrée à sa plus grande ennemie et de l'avoir bafouée. Tout semblera prémédité, la tournure amère de l'entretien, le triomphe et la joie de sa rivale. Je serai même accusé d'avoir armé la main du meurtrier.

MORTIMER, *arrivant dans la plus grande agitation et regardant avec crainte autour de lui.* — Monsieur le Comte...

LEICESTER. — Retirez-vous !

MORTIMER. — On est sur nos traces, sur les vôtres aussi. On sait qu'une assemblée secrète a eu lieu chez le comte de l'Aubespine.

LEICESTER. — Peu m'importe.

MORTIMER. — Que le meurtrier s'y trouvait.

LEICESTER. — C'est votre affaire. Insensé ! Comment avez-vous eu l'audace de me compromettre dans cette sanglante entreprise ! Défendez vous-même vos actes.

MORTIMER. — Vous refusez de m'écouter ! Je viens pour vous prévenir. On sait que vous êtes mêlé au...

LEICESTER. — Comment !

MORTIMER. — Le grand Argentier s'est rendu à Fotheringhay immédiatement après l'attentat. L'appartement de la Reine a été minutieusement fouillé et on a trouvé le commencement d'une lettre adressée à vous par Marie Stuart, dans laquelle elle vous demande de tenir votre parole. Elle y renouvelle la promesse de vous donner sa main et parle du portrait. Burleigh a la lettre. Agissez sans retard. Prévenez-le. Sauvez-vous, sauvez Marie. Moi, je ne peux plus rien. Mes compagnons sont dispersés ; la conjuration, anéantie. Je pars en toute hâte pour l'Ecosse y rassembler de nouveaux amis. Tout dépend de vous maintenant. Essayez le pouvoir de votre crédit, de votre audace.

LEICESTER. — Vous avez raison. *(Il va vers la porte qu'il ouvre.)* Gardes ! *(A l'officier qui entre avec les gardes :)* Arrêtez cet homme et ne le laissez pas échapper. Le plus infâme complot vient d'être découvert ; je vais en porter la nouvelle à la Reine.

Il sort.

MORTIMER, *d'abord pétrifié par la surprise, puis se reprenant.* — Oh Dieu, pourquoi me suis-je fié à lui ? Il me sacrifie et ma mort va lui permettre de se sauver. Eh bien qu'il se sauve ! Je ne parlerai pas, je ne veux pas l'entraîner dans ma chute. Je ne veux pas que la mort nous unisse dans une même destin. La vie est un bien que les misérables mettent au-dessus de tout. *(A l'officier qui s'approche de lui pour le faire prisonnier :)* Je me moque de toi. Je suis libre. *(Il sort un poignard.)* Maudits soient ceux qui ont trahi leur Dieu et leur Reine et qui se sont vendus à une bâtarde ! Ma bien-aimée, je n'ai pas pu te délivrer. Je veux du moins te donner l'exemple du courage. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi et recevez-moi dans votre céleste demeure.

Il se frappe avec le poignard et tombe dans les bras des gardes.

RIDEAU

Dans l'appartement de la Reine. Elisabeth tient une lettre à la main. Burleigh est devant elle.

ELISABETH, — M'avoir ainsi jouée ! M'avoir donnée en spectacle à sa maîtresse ! Jamais femme n'a été pareillement trompée !

BURLEIGH. — Je ne puis comprendre par quels sortilèges, par quel pouvoir il est parvenu à surprendre ainsi votre clairvoyance !

ELISABETH. — J'en meurs de honte. Comme il a dû se moquer de ma faiblesse ! Je croyais la rabaisser et c'est moi qu'on ridiculisait.

BURLEIGH. — Vous éprouvez maintenant la justesse de mes conseils.

ELISABETH. — Je suis cruellement punie de ne pas les avoir écoutés. Pouvais-je ne pas le croire ? Devais-je craindre un piège dans les ardentes protestations de son amour ? A qui donc ferai-je confiance si lui me trompe, lui que j'ai élevé à la plus haute dignité, lui que j'aimais le plus et à qui j'ai permis d'agir à la cour comme un maître, comme un roi.

BURLEIGH. — Pendant ce temps, il vous trahissait avec la Reine d'Ecosse.

ELISABETH. — Elle le paiera de son sang. La sentence est-elle rédigée ?

BURLEIGH. — Tout a été fait selon vos ordres.

ELISABETH. — Il faut qu'elle meure, qu'il voit sa tête tomber et qu'il meure après elle. Je l'ai chassé de mon cœur. Qu'il reste un

exemple de ma sévérité comme il le fut de ma faiblesse. Qu'on le conduise à la Tour ; je nommerai ses juges et on l'abandonnera à toute la rigueur des lois.

BURLEIGH. — Il va tenter de parvenir jusqu'à vous, de se justifier.

ELISABETH. — Comment peut-il se justifier ? Cette lettre ne le condamne-t-elle pas ?

BURLEIGH. — Le pouvoir de sa présence...

ELISABETH. — Je ne veux pas le voir. Avez-vous donné l'ordre de lui interdire l'entrée ?

BURLEIGH. — Je l'ai donné.

Entre le Page.

LE PAGE. — M. de Leicester !

ELISABETH. — Je ne veux pas le voir. Dites-lui que je ne le veux pas.

LE PAGE. — Je n'oserai pas dire cela à M. de Leicester et il ne me croirait pas.

ELISABETH. — Je l'ai élevé si haut que mes serviteurs le craignent plus que moi.

BURLEIGH, *au Page.* — La Reine lui interdit de venir.

Le Page sort en hésitant.

ELISABETH, *après un silence.* — Si cependant c'était possible ! S'il pouvait se justifier ! Dites-moi, n'est-ce pas un piège que Marie Stuart m'aurait tendu, pour me séparer de mon plus cher ami. O la dernière des scélérates ! Si elle avait écrit cette lettre pour me verser dans le cœur le poison de la suspicion et précipiter à sa perte celui qu'elle hait !

BURLEIGH. — Majesté, rappelez-vous...

Leicester pousse la porte avec violence et entre avec beaucoup d'assurance et de hauteur.

LEICESTER. — Je veux voir celui qui est assez présomptueux pour m'interdire de pénétrer chez la Reine. Ainsi, on me tient à l'écart ! Burleigh a le droit d'être ici et je ne l'ai pas.

BURLEIGH. — Vous êtes bien audacieux, monsieur le Comte, de pénétrer ici de force et malgré les ordres.

LEICESTER. — Et vous, bien insolent d'oser prendre ici la parole. Les ordres ! Personne à la cour n'a le droit de me donner des ordres. *(Il se rapproche d'Elisabeth avec beaucoup de déférence.)* Je veux apprendre de la bouche de la Reine, ce que...

ELISABETH, *sans le regarder.* — Eloignez-vous de moi. Vous êtes un misérable.

LEICESTER. — Ce n'est pas vous qui parlez; je reconnais là les paroles de lord Burleigh mon ennemi. Vous l'avez écouté ; j'exige que vous m'écoutiez aussi.

ELISABETH. — Parlez. Aggravez encore votre crime en le niant.

LEICESTER. — Eloignez d'abord les importuns. Retirez-vous, monsieur. Ce que j'ai à débattre avec la Reine ne souffre pas de témoin.

ELISABETH, *à Burleigh.* — Je vous ordonne de rester.

LEICESTER. — Que vient faire un tiers entre vous et moi ? J'ai à parler à la Reine que j'aime. J'affirme les droits de mon rang. Ils sont sacrés. Et j'exige à nouveau que lord Burleigh s'éloigne.

ELISABETH. — Ce langage hautain ne vous convient guère.

LEICESTER. — Il me convient parce que j'ai eu le bonheur d'être élevé au-dessus de tous par votre faveur. Votre cœur m'a conféré ce rang glorieux que je saurai défendre au prix de ma vie. Que Burleigh sorte ! Je n'ai besoin que de quelques instants pour me justifier à vos yeux.

ELISABETH. — Vous vous trompez si vous croyez me convaincre avec des discours.

LEICESTER. — Burleigh l'a pourtant fait. Mais ce que j'ai osé, je ne veux le justifier que devant votre cœur. Je ne reconnais pas d'autre juge que votre amour.

ELISABETH. — Impudent ! C'est lui, le premier qui vous condamne. Montrez-lui la lettre.

BURLEIGH. — La voici.

LEICESTER, *la parcourant sans broncher.* — C'est une lettre de Marie Stuart.

ELISABETH. — Lisez et soyez confondu.

LEICESTER. — Les apparences sont contre moi ; j'espère cependant qu'on ne me jugera pas sur les apparences.

ELISABETH. — Oserez-vous nier que vous avez été en secrète intelligence avec Marie Stuart ? Que vous avez reçu son portrait et que vous lui avez donné l'espoir de la délivrer ?

LEICESTER. — Il me serait facile de le faire, si je me sentais coupable. Mais j'ai la conscience tranquille ; je reconnais que ce qu'elle a écrit est vrai.

ELISABETH. — Eh bien, alors ?

LEICESTER. — Je ne vous ai pas trahi. Ma seule faute est d'avoir fait mystère de mes actes. Mes intentions étaient pures et je ne voulais que mieux sonder notre ennemie pour mieux la perdre.

BURLEIGH. — Comment, monsieur, vous croyez...

LEICESTER. — J'ai joué un jeu dangereux, je le sais, et seul à la cour, le comte de Leicester pouvait se le permettre. Tout le monde connaît ma haine pour Marie Stuart. Mon rang, la confiance dont m'honore la Reine ne peuvent laisser aucun doute sur ma fidélité. Celui que vous avez distingué entre tous, a bien le droit de prendre un chemin périlleux pour accomplir son devoir.

BURLEIGH. — Pourquoi, si vos intentions étaient louables, les avez-vous cachées ?

LEICESTER. — Monsieur, vous avez l'habitude de pérorer avant d'agir, et vous êtes vous-même le héraut de vos actions. C'est votre manière. Je préfère agir d'abord et parler ensuite.

BURLEIGH. — Vous parlez maintenant parce que vous y êtes forcé.

LEICESTER. — Vous vous vantez d'avoir accompli une prouesse exceptionnelle, d'avoir sauvé la Reine et démasqué les traîtres. Vous croyez tout savoir et que rien ne peut échapper

à votre clairvoyance. Vous n'êtes qu'un fanfaron, car malgré vous Marie Stuart aurait été libérée aujourd'hui si je ne l'avais pas empêché.

BURLEIGH. — Vous auriez...

LEICESTER. — Oui, monsieur. La Reine s'était confiée à Mortimer ; elle lui avait ouvert son cœur, elle était allée jusqu'à le charger d'une sanglante mission auprès de Marie Stuart, celle même que son oncle avait repoussée avec dégoût. N'est-ce pas vrai ?

BURLEIGH. — Comment avez-vous su cela ?

LEICESTER. — N'est-ce pas vrai ? Ainsi, monsieur, où aviez-vous donc posé vos mille regards pour ne pas voir que ce Mortimer vous trahissait, qu'il était un papiste fanatique, l'instrument des Guise et une créature de Marie Stuart, venu pour la délivrer et pour assassiner la Reine ?

ELISABETH. — Mortimer !

LEICESTER. — C'est par lui que Marie a été mise en rapport avec moi et c'est ainsi que je l'ai connu. Aujourd'hui encore, il devait l'arracher à son cachot ; lui-même me l'a confié ; je l'ai fait arrêter ; désespéré de se sentir démasqué et de voir son œuvre anéantie, il s'est donné la mort.

ELISABETH. — J'ai été trompée comme personne ne l'a jamais été.

BURLEIGH. — Et ceci s'est passé après que je vous aie quitté ?

LEICESTER. — C'est moi qui ai le plus à déplorer cette fin. Si Mortimer vivait encore, son témoignage m'aurait déchargé de tout soupçon. Je l'avais livré aux juges pour cette raison.

BURLEIGH: — Vous prétendez qu'il s'est donné la mort. N'est-ce pas vous qui l'avez tué ?

LEICESTER. — Qu'on interroge les gardes à qui je l'ai livré. *(Il va vers la porte et appelle. L'officier des gardes entre.)* Veuillez raconter à Sa Majesté comment Mortimer est mort.

L'OFFICIER. — Je montais la garde dans l'antichambre, lorsque monsieur le Comte est entré brusquement et m'a ordonné d'arrêter le chevalier comme criminel d'Etat. Mortimer a été pris d'une violente colère, il a tiré son poignard. Il s'est frappé la poitrine en maudissant la Reine et il est tombé mort à nos pieds.

LEICESTER. — Vous pouvez vous retirer. *(L'officier sort.)* Qui donc vous a sauvée ? Est-ce lord Burleigh ? Connaissait-il le danger qui vous menaçait ? Est-ce lui qui l'a détourné de vous.

BURLEIGH. — Monsieur le Comte, ce Mortimer est mort fort à propos pour vous.

ELISABETH. — Que dois-je penser maintenant ? Je vous crois et je ne vous crois pas. J'imagine que vous êtes coupable et que vous ne l'êtes pas. Ah ! comme je hais celle qui est la cause de tout ce mal.

LEICESTER. — Il faut qu'elle meure. Maintenant, je voterai sa mort. Je vous avais conseillé de ne pas exécuter le jugement. Après ce qui s'est passé, je demande qu'on l'exécute immédiatement.

BURLEIGH. — C'est vous qui parlez ainsi !

LEICESTER. — Quoiqu'il me répugne de recourir à de telles extrémités, je m'aperçois maintenant que la sécurité de la Reine exige cette victime. Pour cette raison, je propose que l'ordre soit expédié sur le champ.

BURLEIGH, *à la Reine.* — Puisque M. le Comte prend la chose tellement à cœur, je propose à mon tour qu'on lui confie l'exécution de la sentence.

LEICESTER. — A moi !

BURLEIGH. — A vous. Vous ne sauriez mieux dissiper les soupçons qui pèsent encore sur vous, qu'en faisant décapiter celle que vous êtes accusé d'aimer.

ELISABETH, *fixant Leicester.* — Burleigh a raison. Qu'il en soit ainsi et nous en resterons là.

LEICESTER. — En toute justice, la grandeur de mon rang devrait m'épargner un tel acte qui serait bien mieux l'affaire d'un homme comme vous. Lorsqu'on tient de si près à la Reine, on se doit de ne rien commettre. Cependant pour prouver mon attachement à Sa Majesté, je renonce aux privilèges de ma dignité et j'accepte cette odieuse mission.

ELISABETH. — Lord Burleigh la partagera avec vous. *(A Burleigh :)* Faites en sorte que l'ordre soit expédié immédiatement. *(Burleigh sort. On entend un tumulte au dehors. Au comte de Kent qui entre :)* Qu'y a-t-il, monsieur de Kent ? Quel est ce tumulte ?

KENT. — Majesté, c'est le peuple qui entoure le Palais et qui demande avec insistance que vous vous montriez.

ELISABETH. — Que veut-il ?

KENT. — Des bruits courent dans Londres. On dit que votre vie est menacée, que des meurtriers envoyés par le Pape vous entourent, que les catholiques se sont conjurés pour délivrer Marie Stuart et la proclamer Reine. Le peuple le croit et se révolte. Il demande l'exécution.

ELISABETH. — Comment ? On veut me contraindre !

KENT. — Ils sont décidés à ne pas quitter la place avant que vous ayez signé l'arrêt de mort.

Entre Burleigh suivi de Davison, un papier à la main.

ELISABETH. — Qu'apportez-vous là, Davison ?

DAVISON. — Vous avez ordonné, Majesté...

ELISABETH. — Quoi ?

Elle veut prendre le papier, mais elle tremble et recule.

BURLEIGH. — Ecoutez la voix du peuple. C'est la voix de Dieu.

ELISABETH. — Qui me dit, messieurs, que c'est la voix de tout mon peuple que j'entends ? Comme je crains, si je l'écoute, qu'une autre voix ne s'élève ensuite, et que les plus enragés à me conseiller cet acte, ne me le reprochent quand il sera commis !

SHREWSBURY, *qui entre.* — On veut vous forcer la main, Majesté. Ne vous laissez pas entraîner. Restez ferme.

ELISABETH. — Noble Shrewsbury, on me contraint.

SHREWSBURY. — Personne ne le peut. Vous êtes souveraine. C'est l'heure de montrer votre force. Faites taire ces voix brutales qui osent contraindre votre royale volonté. La peur agite le peuple. Vous-même êtes hors de vous ; vous ne pouvez plus juger.

BURLEIGH. — Il ne s'agit pas de juger mais d'exécuter un jugement.

KENT, *qui était sorti à l'entrée de Shrewsbury, revenant.* — Le tumulte s'accroît. On ne peut pas contenir le peuple plus longtemps.

ELISABETH. — Vous voyez comme ils me pressent.

SHREWSBURY. Je ne demande qu'un délai. Ce trait de plume va décider du bonheur et de la paix de toute votre vie. Vous avez hésité pendant des années, ne vous laissez pas emporter par l'exaltation d'un moment. Rentrez en vous-même et attendez une heure plus propice.

BURLEIGH. — Attendez, hésitez, repoussez jusqu'à ce que le royaume soit en flammes, jusqu'à ce que votre ennemie réussisse enfin à vous assassiner. Par trois fois, Dieu vous a sauvée. Aujourd'hui le coup est passé plus près. Compter sur un nouveau miracle serait tenter le diable.

SHREWSBURY. — Ce Dieu qui vous a tant de fois protégée, qui a donné aujourd'hui assez de force à un vieillard pour maîtriser un dément, mérite votre confiance. Je ne veux pas faire entendre maintenant la voix de la justice; vous ne pouvez l'écouter au milieu de cette tempête. Je n'ai qu'une chose à vous dire. Vous tremblez devant Marie Stuart vivante. C'est Marie Stuart morte, Marie Stuart décapitée qu'il faut craindre. Elle se dressera hors de son tombeau, comme une déesse de discorde, comme un esprit vengeur elle parcourra votre royaume et détournera de vous le cœur de votre peuple. Les anglais la haïssent maintenant parce qu'ils la craignent. Lorsqu'ils la plaindront, ils ne verront plus l'ennemi de votre foi, mais seulement la petite fille de leurs rois, la victime de la haine et de la jalousie. Vous sentirez très vite le changement. Traversez Londres après l'exécution, montrez-vous à ce peuple qui se presse autour de vous dans l'enthousiasme, et vous aurez en face de vous une nouvelle Angleterre, car vous ne serez plus entourée par cette auréole de justice qui vous a gagné tous les cœurs. La peur, terrifiante compagne de la tyrannie, vous précèdera partout et fera le vide dans les rues où vous passerez. Vous aurez alors commis l'irréparable. Quelle tête sera protégée si celle de Marie tombe ?

ELISABETH. — Hélas ! Shrewsbury, vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie, vous avez détourné de moi le poignard du meurtrier. Pourquoi ? La lutte serait maintenant terminée, je reposerais paisiblement dans mon tombeau délivrée de toute incertitude et pure de toute faute. Croyez-moi, je suis lasse de vivre aussi bien que de régner. L'une de nous deux doit disparaître, c'est ainsi, je le sais. Pourquoi ne serait-ce pas moi ? Mon peuple peut choisir, je lui rends sa souveraineté. Dieu m'est témoin que je n'ai pas vécu pour moi-même, mais pour le bien de mon peuple. S'il espère de cette séduisante Stuart et d'une plus jeune Reine des jours meilleurs, je quitterai volontiers ce trône et je retournerai dans le silence et la solitude de Woodstock où j'ai passé mon obscure jeunesse, où loin du faux éclat des puissants de ce monde, je trouvais en moi ma grandeur. Je n'étais pas faite pour régner. Un souverain doit pouvoir être implacable et mon cœur se laisse attendrir. J'ai longtemps gouverné ce peuple avec bonheur parce que je n'avais qu'à le rendre heureux. Ma royauté m'impose pour la première fois une lourde nécessité et j'éprouve maintenant ma faiblesse.

BURLEIGH. — Je trahirais mon devoir et mon pays si je me taisais plus longtemps lorsque j'entends de votre bouche des paroles si peu dignes de votre Majesté. Vous dites que vous aimez votre peuple plus que vous-même. Eh bien, faites-en maintenant la preuve. Ne choisissez pas la paix de votre cœur et n'abandonnez pas le royaume aux tempêtes qui l'assaillent. Pensez à l'Eglise. Faudra-t-il que reviennent avec cette Stuart les anciennes fausses croyances, que les moines reprennent leur empire, que le légat du Pape ferme nos églises et détrône nos rois ? Le salut des âmes de tous vos sujets est en jeu. Selon que vous agirez, elles seront sauvées ou perdues. Ce n'est pas ici le temps de la pitié. Le bien du peuple est la tâche la plus haute. Si Shrewsbury vous a sauvé la vie, je veux, moi, sauver la vie de l'Angleterre. Cela vaut plus encore.

ELISABETH. — Qu'on me laisse seule. Dans cette grande cause, ni conseils, ni consolations ne peuvent me venir de personne. Je veux la soummettre au juge suprême. Je ferai ce qu'il m'aura inspiré. Retirez-vous, messieurs. *(A Davison :)* Vous, Davison, ne vous éloignez pas, je vous rappelerai. *(Les lords sortent. Shrewsbury reste seul quelques instants devant la Reine et la regarde avec insistance, puis il s'éloigne lentement. Elisabeth, seule :)* Je suis l'esclave du peuple ! Honteuse servitude ! Je suis lasse de flatter cette idole que je méprise. Quand serai-je libre sur ce trône ? Il me faut respecter l'opinion, rechercher les louanges de la foule, contenter cette populace à qui ne plaisent que les charlatans. Celui qui doit plaire n'est pas un véritable roi. Seul est roi, celui qui n'a besoin d'aucune approbation. Pourquoi avoir été juste, pourquoi avoir toute ma vie détesté l'arbitraire ? Je me suis moi-même lié les mains. L'exemple que j'ai donné me condamne. Si j'avais été tyrannique, je pourrais faire couler le sang royal et personne ne me blâmerait. Pourtant est-ce moi qui ai choisi d'être juste ? La toute puissante nécessité qui contraint les rois eux-mêmes m'a imposé cette vertu. Je suis entourée d'ennemis qui me disputent ce trône. Toutes les puissances du continent travaillent à ma perte. Le Pape lance contre moi l'anathème, la France me trahit en me

jurant un amour fraternel ; l'Espagne prépare ouvertement sur mer une furieuse guerre. Femme sans défense, je combats contre un monde. Je dois cacher par de grandes vertus la faiblesse de mes droits et la honte que m'a infligé mon propre père. Mais je les cache en vain. La haine de mes ennemis les découvre et m'oppose sans cesse le fantôme menaçant de cette Stuart. Non ! Il faut mettre fin à cette terreur. Sa tête tombera. Elle est la Furie, l'esprit malfaisant que le destin a lié à ma vie. Partout où je me prépare une joie, une espérance, je trouve ce serpent sur mon chemin. Elle m'arrache mon amant, elle m'enlève mon fiancé. Chaque malheur qui me frappe se nomme Marie Stuart. Quand elle aura disparu du nombre des vivants, je serai libre. *(Un silence.)* Avec quelle morgue elle m'a regardée ! Comme si son regard devait me foudroyer ! Impuissante ! J'ai de meilleures armes. Elles te frapperont à mort et c'en sera fini de toi. Je suis une bâtarde ! Malheureuse ! Je le suis tant que tu vis et respires. Dès que je t'aurai anéantie, on ne doutera plus de ma naissance royale. Dès que l'Angleterre n'aura plus à choisir, je serai légitimée. *(Elle signe rapidement et avec force, laisse ensuite tomber la plume et recule avec une expression d'effroi. Après un silence, elle sonne. A Davison qui entre :)* Où sont les autres lords ?

DAVISON. — Ils sont allés apaiser le peuple. Dès que Shrewsbury s'est montré le tumulte a cessé immédiatement. On a crié : « C'est lui ! Le voilà ! C'est lui qui a sauvé la Reine ! Ecoutez-le ! C'est l'homme le plus valeureux de toute l'Angleterre ! » Et le noble Talbot a parlé ; il a blâmé le peuple pour ses violences avec tant de douceur, de fermeté et de conviction, que tous se sont calmés et ont quitté la place.

ELISABETH. — Peuple inconstant que tous les vents gouvernent ! Malheur à qui s'appuie sur ce roseau ! C'est bien, Davison, vous pouvez vous retirer. *(Comme il s'éloigne :)* Reprenez cette lettre, je vous la rends.

DAVISON, *qui regarde la lettre et tressaille.* — Majesté ! Vous l'avez signée ? Vous avez décidé... ?

ELISABETH. — Je devais signer. Je l'ai fait. Une feuille de papier ne tranche rien, un nom ne tue pas.

DAVISON. — Majesté, votre signature sous ce texte est décisive. Cette lettre ordonne aux commissaires de se rendre en toute hâte à Fotheringhay auprès de la Reine d'Ecosse, de lui annoncer son arrêt de mort et de l'exécuter au petit jour. Il n'y a plus de recours possible. Marie Stuart est perdue si je remets cette lettre.

ELISABETH. — Oui, seigneur. Dieu a placé son destin entre vos faibles mains. Suppliez-le de vous éclairer de sa sagesse. Je vous laisse à vos devoirs.

Elle va pour sortir.

DAVISON. — Non, Majesté ! Ne partez pas sans m'avoir fait connaître votre volonté. Y a-t-il un plus sage parti que celui d'exécuter vos ordres ? Que dois-je faire de cet arrêt de mort ?

ELISABETH. — Son nom vous l'indique.

DAVISON. — Vous voulez donc qu'il soit exécuté ?

ELISABETH. — Je n'ai pas dit cela et j'en tremble à la seule pensée.

DAVISON. — Voulez-vous que je le garde encore ?

ELISABETH. — A vos risques. Vous répondrez des conséquences.

DAVISON. — Moi ? Grand Dieu ! Majesté, dites-moi ce que vous décidez.

ELISABETH. — Je ne veux plus entendre parler de cette affaire.

DAVISON. — Dites un seul mot pour me...

ELISABETH. — Je l'ai dit. Ne me tourmentez pas davantage.

DAVISON. — Vous ne m'avez rien dit, Majesté.

ELISABETH, *tapant du pied.* — Assez.

DAVISON. — Soyez indulgente. J'occupe cette fonction depuis quelques mois seulement. Je ne connais pas le langage des rois et de la cour. Ne refusez pas de prononcer le mot qui m'enseignera clairement ce que je dois faire *(Il s'approche d'elle en la suppliant. Elle lui tourne le dos. Il donne des signes de son désespoir puis se met à parler sur un ton résolu :)* Reprenez-la. Elle me brûle les mains. Choisissez quelqu'un d'autre pour vous servir.

ELISABETH. — Faites ce qu'exige votre fonction.

Elle sort.

DAVISON. — Elle s'en va ! Elle me laisse dans cette cruelle incertitude. Que dois-je faire ? Dois-je garder cette lettre ou la transmettre ? *(A Burleigh qui entre :)* C'est vous qui m'avez placé au poste que j'occupe. Libérez-m'en. Je l'ai accepté sans savoir ce qu'il représentait. Ma place n'est pas ici.

BURLEIGH. — Qu'avez-vous, seigneur ? Reprenez-vous. Où est le jugement ? La Reine vous a fait appeler.

DAVISON. — Elle m'a quitté en proie à une violente colère. Conseillez-moi. Aidez-moi. Voici le jugement. Il est signé.

BURLEIGH. — Il est signé ? Donnez-le moi. Donnez.

DAVISON. — Je n'en ai pas le droit.

BURLEIGH. — Comment ?

DAVISON. — La Reine n'a pas encore clairement...

BURLEIGH. — Pas clairement ! Elle a signé. Donnez-le moi.

DAVISON. — Je dois le faire exécuter, je ne dois pas. O Dieu, je ne sais plus...

BURLEIGH, *de plus en plus pressant.* — Vous devez l'exécuter immédiatement. Donnez-le-moi. Si vous reculez, vous êtes perdu.

Il lui arrache la lettre et sort.

DAVISON. — Que faites-vous ? Restez ici. Vous me perdez !

RIDEAU

ACTE V

Dans la chambre du premier acte, au château de Fotheringhay. Kennedy en grand deuil, les yeux battus, en proie à une immense et silencieuse douleur, est occupée à sceller des papiers et des lettres. Par moments, elle s'interrompt dans son travail et s'abandonne à son chagrin. Elle prie. Paulet et Drury, eux aussi vêtus de noir, entrent. De nombreux serviteurs les suivent, ils portent des vases d'or et d'argent, des miroirs, des tableaux et d'autres objets précieux qu'ils disposent dans le fond de la pièce. Paulet remet à la nourrice un écrin avec un papier et lui fait comprendre qu'il s'agit d'une liste des objets apportés. La vue de ces richesses accroît encore la douleur de Kennedy ; elle sombre dans un profond accablement. Tous les autres s'éloignent en silence. Melvil entre.

KENNEDY. — Melvil ! Mon Dieu, c'est vous ! Il nous est donné de vous revoir !

MELVIL. — Oui, ma chère Kennedy. Le ciel l'a permis.

KENNEDY. — Après une longue et douloureuse séparation.

MELVIL. — Nous nous retrouvons en de bien cruelles circonstances.

KENNEDY. — Mon Dieu ! Vous venez...

MELVIL. — Je viens dire un dernier adieu à notre Reine.

KENNEDY. — On lui permet enfin à l'heure de sa mort de revoir les siens. O cher Melvil, je ne veux pas vous questionner, ni vous dire ce que nous avons souffert depuis qu'on nous a séparés. Fallait-il que nous vivions pour voir se lever ce jour !

MELVIL. — Il faut dominer notre émotion. Ma vie ne sera plus jusqu'au jour de ma mort qu'un long deuil. Mais aujourd'hui, je ne veux pas m'abandonner à la douleur. Promettez-moi d'être courageuse. Ne nous laissons pas aller au désespoir et montrons à la Reine des visages qui rendent son calvaire moins douloureux.

KENNEDY. — Vous vous trompez, Melvil. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de notre aide pour marcher fermement à la mort. C'est elle qui nous donne l'exemple de la sérénité. N'ayez aucune crainte, elle mourra comme une reine.

MELVIL. — Comment a-t-elle accueilli la nouvelle de son exécution ? On dit qu'elle n'y était pas préparée.

KENNEDY. — C'est vrai. Mortimer devait cette nuit nous délivrer et nous conduire loin d'ici. La Reine attendait le matin, partagée entre l'inquiétude et l'espérance. Soudain, il y eut une sorte de tumulte dans le château, des coups frappés ; nous avons cru que c'étaient nos libérateurs. Un grand espoir nous a saisies, la vie a resurgi en nous de toutes ses forces, irrésistiblement. La porte s'est ouverte... et Paulet est entré. Il nous a annoncé que les charpentiers étaient en train de dresser l'échafaud. *(Après un silence :)* A l'heure où, brutalement, l'âme passe des espérances terrestres à celles de la vie éternelle, Dieu a donné à ma maîtresse un cœur résolu et une foi ardente. Elle n'a pas donné un signe de désarroi. Elle n'a pas eu un mot de plainte. Quand elle a su la honteuse trahison de Leicester, la cruelle fin du généreux Mortimer, et l'affliction profonde de Shrewsbury, alors seulement, elle a pleuré.

MELVIL. — Où est-elle maintenant ? Puis-je la voir ?

KENNEDY. — Elle a passé le reste de la nuit en prières. Elle a écrit à ses fidèles amis ; puis elle a rédigé son testament. Maintenant, elle repose. Ce dernier sommeil va lui redonner des forces.

MELVIL. — Qui est auprès d'elle ?

KENNEDY. — Ses femmes et son médecin.

Entrent Marguerite Kurl et les femmes de Marie Stuart.

KENNEDY. — Qu'y a-t-il, madame ? La Reine est-elle réveillée ?

MARGUERITE KURL. — Elle est déjà habillée... Elle vous demande.

KENNEDY. — J'y vais. *(A Melvil qui veut l'accompagner :)* Attendez que je l'ai préparée à votre visite.

Elle sort.

MARGUERITE KURL. — Pendant que je descendais les escaliers, une porte s'est ouverte et j'ai vu... Ah mon Dieu !

MELVIL. — Qu'avez-vous vu ?

MARGUERITE KURL. — Tous les murs de la salle basse étaient tendus de noir. Sur des marches recouvertes d'un drap noir, j'ai vu le billot avec le coussin et la hache. Une foule de gens se pressait autour. Que Dieu ait pitié d'elle !

Entre Marie. Elle est vêtue de blanc comme pour une cérémonie. Elle porte au cou un Agnus Dei. Un chapelet est suspendu à sa ceinture. Elle a un crucifix à la main. Un diadème couronne ses cheveux, son voile noir est rejeté en arrière. A son entrée, les femmes se rangent de chaque côté de la scène. Elles pleurent. Melvil est tombé à genoux.

MARIE, *avec une tranquille grandeur.* —

Pourquoi pleurez-vous ? Réjouissez-vous plutôt avec moi. La fin de mes douleurs est proche ; mes chaînes vont tomber. Ma prison s'ouvre et mon âme pleine d'allégresse s'envole vers l'éternelle liberté. Lorsque j'étais livrée à mon orgueilleuse ennemie, lorsque j'endurais des traitements indignes d'une grande reine, d'une reine libre, il y avait là de quoi pleurer. Mais la mort s'avance maintenant vers moi, secourable et bienfaisante comme une grave amie. Elle recouvre ma déchéance de ses ailes noires. Je suis à nouveau couronnée et j'ai retrouvé ma grandeur *(Elle fait quelques pas.)* Comment Melvil ! Vous êtes ici ? Relevez-vous. Vous êtes venu assister au triomphe de votre Reine, pas à sa mort. Vous m'apportez une joie comme je n'osais plus en espérer ; ma mémoire ne sera pas livrée à mes ennemis. Un ami, un frère en Dieu sera présent à l'instant de ma mort. Melvil, je vous confie mes derniers souhaits. Je bénis le roi très chrétien mon beau-frère et toute la royale maison de France. Je bénis mon oncle le Cardinal et mon noble cousin Henri de Guise. Je bénis aussi le Pape, le représentant sacré de Jésus-Christ et sa Majesté catholique le roi d'Espagne qui a tenté de me sauver et de me venger. Tous sont nommés dans mon testament ; qu'ils ne dédaignent pas mes modestes présents et qu'ils les reçoivent comme marque de mon amour. *(Se tournant vers ses serviteurs :)* Je vous ai recommandés à mon royal frère le roi de France ; il prendra soin de vous ; il vous donnera une nouvelle patrie. Ne restez pas en Angleterre. Je ne veux pas qu'on se repaisse ici de vos malheurs. Sur cette image de Jésus crucifié, jurez-moi de quitter ce pays dès que je ne serai plus.

MELVIL. — Je le jure au nom de tous.

MARIE. — J'ai partagé entre vous le peu de biens dont je puisse librement disposer. J'espère qu'on respectera mes dernières volontés. Ma fidèle, ma chère Jeanne, tu me banderas les yeux avec ce mouchoir, à l'heure dite. Je te demande ce dernier service. Venez tous ! Et recevez mon dernier adieu. *(Elle tend ses mains que tous, les uns après les autres, embrassent en se jetant à ses pieds.)* Adieu, adieu à tous. Adieu éternellement. *(Elle se détourne, les femmes s'éloignent.)* J'ai réglé mes obligations terrestres et j'espère quitter ce monde, libérée de toute dette envers les hommes. Une seule chose, Melvil, m'empêche d'être heureuse. Bientôt, je paraîtrai devant le juge suprême et je ne suis pas absoute de mes péchés. On m'a refusé un prêtre de ma religion, et je n'ai pas voulu recevoir de mains impies la céleste nourriture des sacrements. Je veux mourir dans la foi de mon Eglise ; elle seule apporte la paix.

MELVIL. — Soyez sans inquiétude. Le ciel tient compte de l'ardeur et de la sincérité des prières. La tyrannie n'enchaîne que les corps ; elle ne peut empêcher la piété de s'élever vers Dieu. La lettre est morte, c'est la foi qui vivifie.

MARIE. — Hélas, Melvil, le cœur ne se suffit pas à lui-même. La foi a besoin d'un support terrestre pour accéder à Dieu. C'est l'Eglise, la sainte, la sublime Eglise qui le lui permet ; on la nomme catholique et universelle parce que la foi de tous fortifie la foi de chacun. Lorsque des milliers de fidèles prient ensemble le cœur s'enflamme et l'esprit monte vers le ciel. L'autel est paré, les cierges répandent leur lumière, les cloches sonnent, l'encens s'élève ; l'évêque prend le calice, le bénit, il proclame le sublime miracle de l'Eucharistie et les fidèles se prosternent saisis par la présence de Dieu. Moi seule, hélas, je suis exclue. La bénédiction du ciel ne pénètre pas jusque dans mon cachot.

MELVIL. — Elle y pénètre. Elle est tout près de vous. Espérez en la toute puissance de Dieu. La branche desséchée peut reverdir et celui qui fit jaillir la source du rocher peut vous préparer un autel dans cette prison.

Il prend une coupe et la pose sur la table.

MARIE. — Je vous comprends, Melvil. Il n'y a ici ni église, ni prêtre, ni hostie, mais le Sauveur a dit : « Lorsque deux d'entre vous sont assemblés en mon nom, je suis parmi eux. » C'est la pureté de son cœur et la sainteté de sa vie qui fait du prêtre le représentant de Dieu. Melvil, vous êtes pour moi un prêtre, un envoyé du ciel. Je veux me confesser à vous et recevoir de votre bouche l'assurance de mon salut.

MELVIL. — Majesté, Dieu a été touché par l'ardeur de votre foi et il a fait un miracle pour vous sauver. Il est ici présent. *(Il se découvre et montre à Marie une coupe d'or d'où il retire une hostie.)* Pour recevoir votre dernière confession, pour vous apporter la paix de l'âme, j'ai reçu les sept ordres de la prêtrise et cette hostie a été consacrée par le Pape.

MARIE. — Ainsi au seuil même de la mort, cette joie céleste m'était préparée ! Comme un Dieu qui descend d'un nuage d'or, comme l'ange qui délivra l'apôtre de ses fers, l'envoyé du seigneur s'avance dans sa toute puissance à travers les portes fermées. Ni les verrous, ni les épées des gardiens ne le retiennent et il apparaît au prisonnier, resplendissant de lumière. Ainsi vous m'êtes apparu alors que tous ceux de ce monde qui voulaient me délivrer avaient échoué. Vous qui étiez autrefois mon serviteur, vous êtes maintenant le serviteur du Très-Haut et son représentant sacré. C'est moi maintenant qui me prosterne à vos genoux.

MELVIL, *faisant sur elle le signe de la croix.* — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Reine Marie, avez-vous interrogé votre cœur ? Jurez-vous de confesser la vérité devant le Dieu de vérité ?

MARIE. — Mon cœur se livre tout entier à lui.

MELVIL. — Depuis votre dernière communion, quels péchés avez-vous commis ?

MARIE. — Mon cœur était rempli de haine et de désir de vengeance. J'espérais de Dieu le pardon et je ne savais pas pardonner à mes ennemis.

MELVIL. — Etes-vous décidée à quitter ce monde sans ressentiment et vous repentez-vous ?

MARIE. — Aussi sincèrement que j'espère le pardon de Dieu.

MELVIL. — Quels autres péchés avez-vous à confesser ?

MARIE. — Une très ancienne faute, dont je me suis longtemps accusée, qui me terrifie et se dresse en ce suprême instant comme une ombre entre le ciel et moi. J'ai laissé assassiner mon époux et j'ai donné mon cœur et ma main à son meurtrier. J'ai expié ce crime par les plus grandes mortifications, mais mon âme n'est pas délivrée du remords.

MELVIL. — N'avez-vous pas commis quelque péché que vous n'ayez encore ni confessé, ni expié ?

MARIE. — Je vous ai tout dit.

MELVIL. — Songez que vous comparaîtrez bientôt devant celui à qui on ne peut rien cacher. Vous ne me parlez pas du crime pour lequel vous êtes condamnée : votre participation au complot de Babington. Cet acte vous coûte la vie terrestre ; prenez garde qu'il ne vous coûte aussi la vie éternelle.

MARIE. — Je suis prête à entrer dans l'éternité ; encore un instant et je paraîtrai devant le juge suprême. Je le répète : je vous ai tout dit.

MELVIL. — Songez-y bien. Le cœur se trompe lui-même. Vous avez peut-être habilement évité le mot qui vous engageait, mais votre volonté partageait le crime.

MARIE. — J'ai appelé tous les princes à mon secours pour me délivrer de mes fers. Mais je n'ai jamais, ni de fait ni d'intention, cherché la mort de mon ennemie.

MELVIL. — Vos secrétaires ont donc menti ?

MARIE. — J'ai dit la vérité. Dieu jugera leurs témoignages.

MELVIL. — Ainsi, vous montez à l'échafaud, convaincue de votre innocence.

MARIE. — Dieu m'accorde la grâce d'expier par cette mort le crime que j'ai commis.

MELVIL, *la bénissant.* — En vertu du pouvoir qui m'a été donné de lier et de délier, je vous absous de vos péchés. Soyez jugée selon votre cœur. *(Il lui tend l'hostie.)* Prenez ce corps qui a été immolé pour vous. *(Il prend le calice, le consacre en silence puis le tend à Marie.)* Prenez ce sang qui a été répandu pour vous. *(Elle prend le calice, puis Melvil le repose. On entend du bruit derrière la porte. Melvil se couvre et va vers la porte. Marie Stuart reste à genoux et prie en silence. Melvil, revenant :)* Il vous reste encore un dur combat à soutenir. Vous sentez-vous assez forte pour vaincre tout mouvement d'amertume ou de haine ?

MARIE. — Je ne crains plus rien. J'ai immolé à Dieu ma haine et mon amour.

MELVIL. — Préparez-vous alors à recevoir Lord Burleigh et le comte de Leicester. Les voici.

Entrent Burleigh, Leicester et Paulet. Leicester reste dans le fond. Burleigh qui l'observe s'avance entre lui et la Reine.

BURLEIGH. — Madame, je viens recevoir vos derniers ordres. La Reine a demandé qu'on ne vous refuse rien qui soit juste.

MARIE. — Mon testament contient mes derniers souhaits. Je l'ai confié au chevalier Paulet, je demande qu'on l'exécute fidèlement.

PAULET. — Je vous le promets.

MARIE. — Puisque mon corps ne doit pas reposer en terre sainte, permettez à mon fidèle serviteur Melvil de porter mon cœur en France. Il y a toujours été.

BURLEIGH. — Qu'il en soit ainsi.

MARIE. — Dites à la Reine d'Angleterre que je lui pardonne ma mort de tout mon cœur et que je regrette mon emportement d'hier. Que Dieu la garde et lui accorde un règne heureux.

BURLEIGH. — Refusez-vous toujours l'assistance du doyen ?

MARIE. — Je suis en paix avec mon Dieu. Seigneur Paulet, je vous ai fait sans le vouloir beaucoup de mal. Laissez-moi espérer que vous penserez à moi sans haine.

PAULET, *lui tendant la main.* — Que Dieu soit avec vous !

Kennedy et les autres femmes entrent, épouvantées. Le shériff les suit. Il porte une baguette blanche à la main. Derrière lui on aperçoit à travers la porte des hommes armés.

MARIE. — Qu'as-tu, Jeanne ? Voici venu le moment de mourir. Il faut nous séparer. Adieu. Adieu. Vous, mon fidèle Melvil et toi, Jeanne, accompagnez moi sur ce dernier chemin. Seigneur, ne me refusez pas cette consolation.

BURLEIGH. — Aucune femme ne doit monter sur les marches de l'échafaud. Ses cris et ses gémissements...

MARIE. — Je réponds de sa fermeté d'âme. Soyez bon, seigneur, ne me séparez pas d'elle. Elle m'a portée dans ses bras quand je suis venue au monde. Personne ne me conduira à la mort avec plus de douceur.

PAULET, *à Burleigh.* — Accordez-lui cette faveur.

BURLEIGH. — Soit !

MARIE. — Maintenant, je n'appartiens plus à ce monde. *(Elle prend le crucifix et le baise.)* Dieu sauveur, comme vous étendiez vos bras sur la croix, étendez-les maintenant pour me recevoir.

Elle sort précédée du shériff, avec à ses côtés Melvil et Kennedy. Burleigh et Paulet suivent ; les autres la regardent éplorés, jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Ils s'éloignent ensuite par les deux autres portes. Leicester est resté seul en scène. Accablé et désespéré il se jette à genoux

RIDEAU

Dans l'appartement de la Reine. Elisabeth apparait par une porte latérale. Ses gestes et sa démarche trahissent la plus vive excitation.

ELISABETH. — Encore personne. Point de nouvelles. La nuit ne viendra-t-elle pas ? Le soleil s'est-il arrêté dans le ciel. Vais-je rester longtemps à la torture ? A-t-on agi ou non ? Je crains l'un comme l'autre et je n'ose pas poser de questions. Je n'ai vu ni Leicester, ni Burleigh, qui étaient désignés pour l'exécution du jugement ? Ont-ils quitté Londres ? S'ils l'ont quitté, tout est maintenant consommé et je ne puis plus rien pour arrêter la marche du destin. *(Entre un page.)* Tu reviens seul ! Où sont les lords ?

LE PAGE. — Le comte de Leicester et le grand Argentier...

ELISABETH. — Où sont-ils ?

LE PAGE. — Ils ne sont pas à Londres.

ELISABETH. — Où sont-ils donc ?

LE PAGE. — Personne n'a pu me le dire. Il parait qu'ils ont quitté la ville en secret avant le lever du jour.

ELISABETH. — Je suis Reine de l'Angleterre ! Va. Appelle-moi... Non ! Reste ! Elle est morte. Je suis libre enfin. Va dire à mon secrétaire de venir immédiatement. *(Le Page sort. Shrewsbury entre.)* Soyez le bienvenu, Shrewsbury. Quelle grande nouvelle m'apportez-vous pour venir à pareille heure ?

SHREWSBURY. — Majesté, poussé par le souci de votre gloire, je suis allé aujourd'hui dans la Tour où sont enfermés Kurl et Nau, les secrétaires de Marie, pour éprouver encore une fois la véracité de leurs témoignages. Et là, j'ai assisté à un spectacle bouleversant. Kurl était étendu dans sa cellule, les cheveux en désordre, le regard dément. Dès qu'il m'a reconnu, il s'est jeté à mes pieds, il m'a embrassé les genoux, il s'est roulé à terre en clamant son désespoir, et, me regardant dans le fond des yeux, m'a imploré de lui dire la vérité. Le bruit de la condamnation à mort de Marie avait pénétré jusque dans son cachot. Lorsque je lui ai révélé qu'elle avait été condamnée sur sa déposition, il s'est frappé furieusement la poitrine, hurlant qu'on l'avait poussé à porter un faux témoignage, que les lettres adressées à Babington étaient des faux et que la Reine ne les avait pas dictées.

ELISABETH. — Vous avez dit vous-même qu'il était hors de sens. Les paroles d'un fou ne prouvent rien.

SHREWSBURY. — Majesté ! Laissez-moi vous convaincre. Ne précipitez rien. Ordonnez qu'on fasse une nouvelle enquête.

ELISABETH. — Je vous l'accorde, comte, parce que vous me le demandez, mais ne croyez pas que mes pairs aient jugé avec trop de hâte dans cette affaire. Qu'on recommence l'enquête pusqu'il en est encore temps. Mon honneur royal ne doit pas être terni, ne fût-ce que par l'ombre d'un doute. *(A Davison qui entre :)* Où est l'arrêt que je vous avais remis ?

DAVISON. — L'arrêt ?

ELISABETH. — Que je vous ai donné hier à garder.

DAVISON. — A garder ?

ELISABETH. — Le peuple me pressait de le signer. Je l'ai signé pour le satisfaire. J'y étais contrainte et je vous ai confié ce papier afin de gagner du temps. Vous savez ce que je vous ai dit. Eh bien, donnez-le moi.

SHREWSBURY. — Donnez-le. On va faire une nouvelle enquête.

DAVISON. — Une nouvelle enquête ?

ELISABETH. — N'hésitez pas ainsi. Où est ce papier ?

DAVISON, *désespéré*. — Je suis perdu.

ELISABETH. — Je ne veux pas croire que...

DAVISON. — Je suis perdu. Je ne l'ai plus.

ELISABETH. — Comment ?

SHREWSBURY. — Mon Dieu !

DAVISON. — Il est entre les mains de Burleigh depuis hier déjà.

ELISABETH. — Malheureux ! C'est ainsi que vous m'avez obéi. Ne vous avais-je pas ordonné de le garder.

DAVISON. — Vous ne m'avez pas ordonné cela, Majesté.

ELISABETH. — M'accuserez-vous de mentir, misérable ! Quand t'ai-je commandé de transmettre cette lettre à Burleigh ?

DAVISON. — Pas en termes clairs, Majesté, mais...

ELISABETH. — Ainsi, tu oses interpréter mes paroles. Malheur à toi si quelque acte irrémédiable en est résulté. Tu le paieras de ta vie. Comte, vous voyez comme on abuse de mon nom.

SHREWSBURY. — Je le vois, Majesté. Si Davison a pris seul ce parti, il devra être traduit devant le tribunal des pairs parce qu'il aura livré votre nom à l'infamie.

Entrent Burleigh et Kent.

BURLEIGH, *mettant un genou à terre*. — Que Dieu accorde longue vie à votre Majesté ! Puissent tous les ennemis de l'Angleterre finir comme cette Stuart.

ELISABETH. — Répondez-moi, Burleigh ! Avez-vous reçu de moi l'arrêt de mort ?

BURLEIGH. — Non. Je l'ai reçu de Davison.

ELISABETH. — Davison vous l'a-t-il transmis en mon nom ?

BURLEIGH. — Non.

ELISABETH. — Et vous l'avez exécuté sans connaître ma volonté. La sentence était juste, on ne peut nous blâmer. Mais il ne vous appartenait pas de prévenir ma clémence. Vous serez pour ce fait banni de la cour. *(A Davison :)* Une justice plus sévère vous attend. Qu'on le conduise à la Tour et qu'on le poursuive pour crime capital. Mon cher Shrewsbury, vous seul parmi mes conseillers, avez parlé au nom de la Justice. Vous serez désormais mon ami et mon guide.

SHREWSBURY. — Ne bannissez pas vos meilleurs serviteurs, Majesté. Ne jetez pas en prison

ceux qui ont travaillé pour vous et qui maintenant se taisent pour vous. Mais permettez-moi de déposer entre vos mains la charge que vous m'avez confiée pendant douze ans.

ELISABETH. — Non, Shrewsbury, vous ne m'abandonnerez pas ainsi !

SHREWSBURY. — Pardonnez-moi, mais je suis trop vieux, et cette main n'est plus assez souple pour sceller vos nouveaux actes.

ELISABETH. — Vous m'avez sauvé la vie et vous voulez me quitter !

SHREWSBURY. — J'ai fait peu de chose Majesté puisque je n'ai pu sauver le meilleur de vous-même. Vivez. Régnez. Soyez heureuse. Votre rivale est morte. Vous n'avez plus rien à craindre maintenant, vous n'avez plus rien à respecter.

Il sort.

ELISABETH, *au comte de Kent qui entre.* — Dites au comte de Leicester de venir.

KENT. — Le comte de Leicester vous prie de l'excuser. Il s'est embarqué pour la France.

RIDEAU

Marie. Mortimer.

Elisabeth. Burleigh. Leicester.

6 MORTIMER. — *Quand je devrais poignarder la Reine, je le ferais. Je l'ai juré sur le corps de Notre-Seigneur.* (ACTE III.)

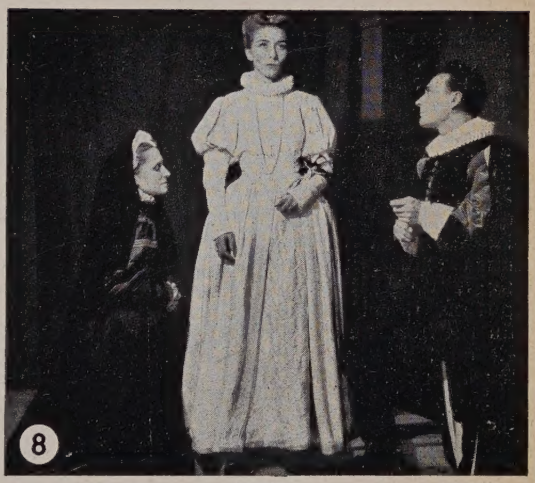
7 ELISABETH. — *Parlez. Aggravez encore votre crime en le niant.* (ACTE IV.)

8 MARIE. — *Mais la mort s'avance maintenant vers moi, secourable et bienfaisante comme une grave amie.* (ACTE V.)

9 MELVIL. — *En vertu du pouvoir qui m'a été donné de lier et de délier, je vous absous de vos péchés. Soyez jugée selon votre cœur.* (ACTE V.)

10 SHREWSBURY. — *J'ai fait peu de choses. Majesté, puisque je n'ai pu sauver le meilleur de vous-même.* (ACTE V.)

(Photographies France-Illustration et Lipnitzki.)



Kennedy. Marie. Melvil.

Melvil. Marie.

Shrewsbury. Elisabeth.

"MARIE STUART" DEVANT LA CRITIQUE

Vous aurez beau lire les plus nouveaux et les plus ingénieux ouvrages consacrés à Marie Stuart, vous renseigner près des meilleurs historiens sur la participation à l'affaire Darnley, à ses relations avec Bothwell et tout peser, des mérites et des fautes de la reine d'Ecosse, aux balances neuves de précision, ce sera encore l'admirable pièce de Schiller qui vous donnera d'elle et d'Elisabeth, sa victorieuse, les plus vraies et les plus fortes images.

Schiller a pu déformer certaines figures historiques, et notamment Jeanne d'Arc. Mais son génie en a scellé d'autres, comme Marie Stuart, d'un ineffaçable sceau. Tout est dit dans cette pièce extraordinaire, menée au fouet de Shakespeare : le mal et le bien qu'on peut dire de Marie ; les ressorts politiques qui ont poussé Elisabeth à l'assassinat... Et, s'il y a quelques excès dans l'ascension finale de la victime vers la pureté, il est certain que sa fin fut héroïque, sinon sainte. Et que, poétiquement, Schiller a eu raison.

Nous étions, au petit théâtre de l'Humour, remis en contact avec un des grands chefs-d'œuvre du théâtre. Ce qui eût pu nous gêner — la surabondance très germanique de Schiller — l'adaptation d'une rare adresse, qui a fait passer les vers magnifiques du poète en une prose nerveuse et âpre nous en a soulagé. Le texte de Schiller, transposé, vaut certainement mieux que la prose brillante et creuse de *Lucrèce Borgia* ou de *Marie Tudor*. L'accent en est mâle — dans ces bouches de femmes hors classe, et l'une, sûrement, hors sexe — et en regard ce serait celle de M. de Montherlant qui semblerait théâtrale et gonflée.

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

Je ne connais pas M. Raymond Hermantier, ni M. Charles Charras. Je n'ai jamais lu Schiller. Je ne sais qui est Marie Stuart. J'arrive au théâtre en homme non prévenu, non informé, en ignorant parfait. Bref, je suis dans les dispositions les plus favorables à l'exercice de la critique dramatique.

Je m'asseois dans mon fauteuil et je vois représenter pour la première fois en France une pièce instituée *Marie Stuart*, adaptée de Schiller par M. Charras et montée par M. Hermantier. Quand c'est fini, je sors et je dis à mes amis : « Allez au Théâtre de l'Humour à partir de lundi. Vous y verrez une grande et belle tragédie, restituée dans une langue à la fois sobre et pleine, présentée avec force et simplicité, et vous y vivrez une histoire qui, à chaque instant, vous donnera l'envie de savoir comment *elle* finit. »

Elisabeth, femme sans homme, mais non point sans passion, fera-t-elle ou non périr celle qui, assez à l'étourdie, est venue se jeter dans ses griffes, fuyant les orages du cœur et de la politique, mais les retrouvant jusqu'en sa cellule, femme que le trouble habite et que les troubles accompagnent, pierre de scandale que le destin s'amuse à transmuer en joyau mystique ? Mortimer, papiste qui a fait ses classes de dissimulation, réussira-t-il à faire évader celle qu'il ose aimer, plus belle encore d'être dans les fers. Et Leicester le bien-en-cour saura-t-il, lui aussi, aller jusqu'au bout de son amour secrètement subversif ? Voilà ce que je me demande en écoutant la pièce, et il me chaut peu de savoir si cette Marie-là est celle des historiens, si elle méritait bien cette robe liliale que l'auteur allemand substitue à la pourpre offerte au dernier éclaboussement. Que m'importe que Leicester s'évanouisse dans Schiller, s'il lui suffit, pour m'intéresser à son âme, de tomber à genoux sur le départ de celle qu'il a reniée. Ce n'est qu'à la réflexion que m'apparaîtra le choix de l'adaptateur, émondant allègrement les premiers bourgeons du romantisme et sacrifiant avec une heureuse audace les réminiscences shakespeariennes à cette montée tragique qui ne cesse que sur l'échafaud.

GUY VERDOT,
dans *Franc-Tireur*.

L'ADAPTATION de M. Charles Charras est en tous points remarquable. Elle coule de source comme un bon texte original. Elle ne présente point le rebutant et rocailleux aspect des adaptations ordinaires.

L'ensemble est joué dans un mouvement excellent. Trois artistes se détachent néanmoins des vingt qui composent la distribution. Mlle Jeanine Crispin, comme elle s'est composé une petite tête de chat blafard au regard fixe étincelant de férocité, a construit son personnage d'Elisabeth cruel, orgueilleux, inquiet, impitoyable par besoin d'assurance. Elle est fascinante et crispée, sifflante et nouée comme il sied.

M. Hermantier joue Mortimer. Il passe en Raymond Hermantier un fluide, un courant électrique, un survoltage continu qui fait que même ses détracteurs ne peuvent lui refuser la présence. Ils vibrent avec lui.

Enfin Muriel Chaney. Elle possède un véritable don tragique. Sa voix grave, son regard étincelant ou noyé de pleurs, la pâleur de son masque, tout contribue à rendre dramatique son interprétation du rôle poignant de Marie Stuart.

JEAN-JACQUES GAUTIER,
dans *Le Figaro*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1952